

N° 28

5<sup>e</sup> ANNÉE  
10 Juillet 1925.

CE NUMERO CONTIENT DEUX PLACES  
DE CINEMA A TARIF REDUIT

# Cinémagazine

1 FR. 25



HUGUETTE DUFLOS

*Studio G.-L. Manuel freres*

La très belle artiste que nous avons déjà souvent applaudie et que nous reverrons dans « La Princesse aux Clowns », que vient de terminer André Hugon et qu'éditeront les Etablissements Aubert.

Organe des  
"Amis du Cinéma"

# Cinémagazine

Paraît tous  
les Vendredis

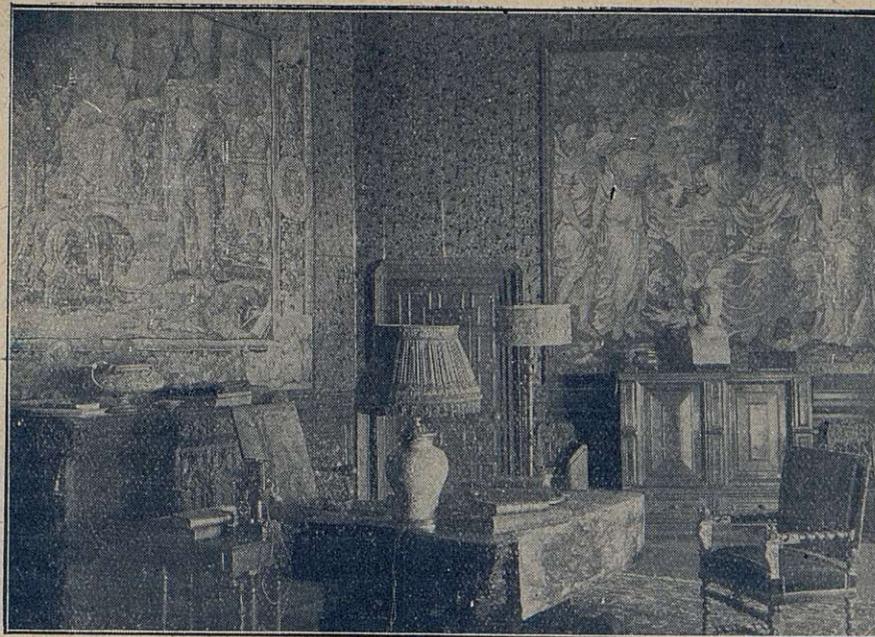
PUBLICATION HONORÉE D'UNE SUBVENTION DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

ABONNEMENTS		Directeur : JEAN PASCAL	ABONNEMENTS	
France	Un an . . . 50 fr.	Bureaux : 3, rue Rossini, PARIS-IX <sup>e</sup> (Tél. : Gutenberg 32-32)	Etranger	Un an . . . 60 fr.
	— Six mois . . . 28 fr.	Adresse Télégraphique : CINEMAGAZI-PARIS		— Six mois . . . 32 fr.
	— Trois mois . . . 15 fr.	Les abonnements partent du 1 <sup>er</sup> de chaque mois		— Trois mois . . . 18 fr.
Chèque postal N° 309 08		(La publicité est reçue aux Bureaux du Journal) Reg. du Comm. de la Seine N° 212.039	Paiement par mandat-carte International	

## SOMMAIRE

	Pages
LA VIE, LES FILMS ET LES AVENTURES DE DOUGLAS FAIRBANKS, par Robert Florey .....	55
NOUVELLES DE BERLIN, par C. de Danilowicz .....	60
NOUVELLES DE RUSSIE, par Jacques Henri .....	60
IMITATION..., INSPIRATION..., par Paul Mar .....	61
MUSIQUE ET CINÉMA (Interview de M. Arthur Honegger), par L. Alexandre et G. Philip .....	63
LIBRES PROPOS : Le Théâtre des Bouts de films, par Lucien Wahl....	64
LA VIE CORPORATIVE : Film français et film américain, par Paul de la Borie .....	65
COURRIER DES STUDIOS .....	66
PHOTOGRAPHIES D'ACTUALITÉ .....	de 67 à 70
LES FILMS ÉTRANGERS AUX ETATS-UNIS : De la production américaine, par Robert Florey .....	71
M. ARTHUR BERNÈDE NOUS PARLE DE « JEAN CHOUAN » .....	73
L'ÉLÉMENT AMÉRICAIN DANS « LE Puits de Jacob » : Betty Blythe, par R. W. ....	75
ON TOURNE « LA JUSTICIÈRE », par Jack Conrad .....	77
CINÉMAGAZINE EN PROVINCE : Boulogne-sur-Mer (G. Dejob) ; Nice (Sim) .....	66 et 80
CINÉMAGAZINE A L'ÉTRANGER : Lausanne ; Vevey (Camille Ferla Fils) ; Bruxelles (P. M.) ; Genève (Eva Elie) .....	59, 74 et 76
LES FILMS DE LA SEMAINE : (Cœur de Père, La Rose de Broadway), par L'Habitué du Vendredi .....	88
LES PRÉSENTATIONS : (Miss Barbe-Bleue ; La Reine de la Mode ; Matorador ; Raymond ne veut plus de femmes ; La Charmeuse ; Le luron de l'Huron), par Albert Bonneau .....	81
ECHOS ET INFORMATIONS, par Lynx .....	82
LE COURRIER DES « AMIS », par Iris .....	83

**L'Annuaire Général de la Cinématographie** et des Industries qui s'y rattachent est le guide pratique de l'Acheteur, du Producteur et du Fournisseur dans les industries du film. Un fort volume relié et illustré de 150 PORTRAITS HORS-TEXTE des principales personnalités de l'écran : 20 francs franco. Etranger : 25 francs. Adresser les commandes aux PUBLICATIONS JEAN-PASCAL, 3, rue Rossini, Paris (IX<sup>e</sup>).



Intérieur meublé par KRIEGER  
— pour le film *Nantas* —

# KRIÉGER

74. Faubourg Saint-Antoine - PARIS

SERVICE SPÉCIALISÉ  
pour la Décoration et  
l'Ameublement des Films

FILMS INSTALLÉS PAR KRIÉGER  
L'ENFANT-ROI (Louis XVII)  
MANDRIN  
NANTAS  
ETC.

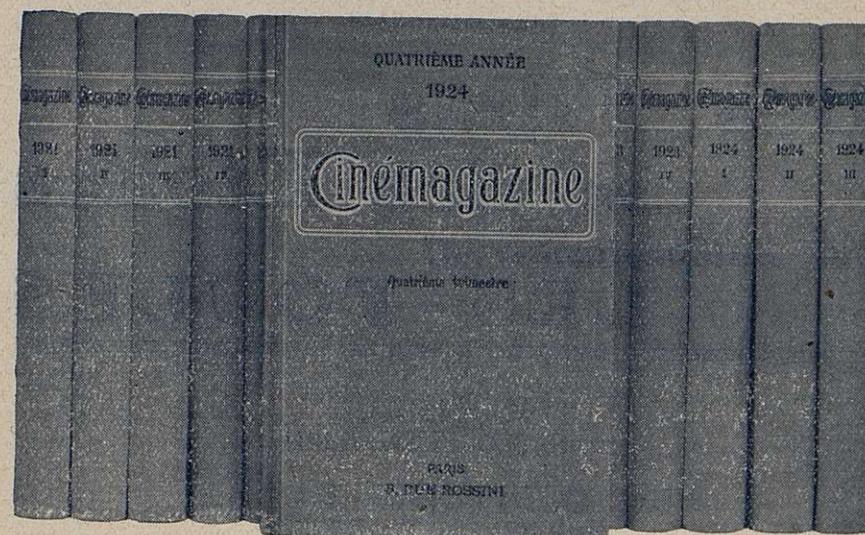
# LA NUIT DU 3

Cinégraphie de —  
HENRI VORINS

Distribution brillante  
Décoration fastueuse  
Mise en scène originale

## Ce sera un gros succès!!!

Voici la véritable *Bibliothèque du Cinéma*



Les 16 magnifiques volumes qui composent cette *collection unique* renferment plus de 5.000 articles et environ 10.000 reproductions photographiques. Tous les sujets, tous les films, tous les artistes ont été étudiés dans *Cinémagazine*. Rendez-vous acquéreur de cette formidable documentation si vous voulez devenir réellement compétent en matière cinégraphique.

**PRIX NET DES 16 VOLUMES :**

France: 250 fr. franco de port et d'emballage  
Etranger: 300 fr.

Prix des volumes séparés : 17 fr. net chacun

Ajouter pour le port 3 francs par volume



# Des Films et des Etoiles qui enthousiasmeront **LES FOULES**

## SCANDALE

avec GLORIA SWANSON

## LE CAPITAINE BLAKE

avec ERNEST TORRENCE

## MALES

avec POLA NEGRI

## SA MAJESTÉ S'AMUSE

avec ADOLPHE MENJOU

## LA RUÉE SAUVAGE

avec JACK HOLT et LOIS WILSON

## MISS BARBE-BLEUE

avec BEBE DANIELS et RAYMOND GRIFFITH

## MATADOR

avec RICARDO CORTEZ et JETTA GOUDAL

## LA CHARMEUSE

avec POLA NEGRI

## RAYMOND NE VEUT PLUS DE FEMMES

avec RAYMOND GRIFFITH, VERA REYNOLDS et WALLACE BEERY

*Ce sont des films Paramount !*



DOUGLAS FAIRBANKS raconte à ROBERT FLOREY les nombreuses aventures qui illustrèrent sa vie. Ce dernier les note précieusement pour le plus grand plaisir de nos lecteurs.

## La Vie, les Films et les Aventures de Douglas Fairbanks

par ROBERT FLOREY

### L'enfance de Douglas Fairbanks

D'UN bond, le gamin sauta la haie, fit une pirouette dans l'herbe, jeta loin de lui ses livres d'école et vint s'asseoir à côté d'un berceau, sur le perron de la petite maison. Il siffla à tue-tête dans l'espoir de charmer un merle, qui, effrayé, s'enfuit...

Alors le jeune garçon se leva et vint contempler son petit frère qui, à peine âgé d'un an, reposait. Par habitude, il lui fit une grimace épouvantable, puis l'embrassa, parce qu'il avait bon cœur. A ce moment, Mme Tylor sortit de la maison et dit à John (car le gamin se nommait John) : « Va porter tout de suite ce télégramme au post-office, dépêche-toi !!! »

John prit le télégramme et, justement parce qu'on lui avait dit de se dépêcher, traîna ses gros souliers sur la route poussiéreuse. Puis, pris d'une soudaine curiosité, il regarda le morceau de papier qu'il tenait à la main et lut le message qu'il était chargé d'expédier...

« ...C'est un magnifique garçon, nous le nommerons Douglas... »

— Qu'est-ce que ça veut bien pouvoir dire? se demanda John en se grattant la tête d'un index inquiet...

Les parents sont quelquefois si négligents qu'ils ne mettent pas toujours au courant leurs enfants des affaires de la famille et l'on avait négligé de dire à John qu'il avait maintenant un second petit frère. La receveuse de la poste le lui apprit. Il n'en fut pas autrement étonné, car il faut autre chose que cela pour étonner un gaillard de dix ans...

Comme la receveuse lui avait rendu 10 cent, John en profita pour s'offrir une glace à la vanille, pensant bien que cet incident resterait inconnu au moment de l'arrivée d'un nouveau membre dans la famille.

De retour à la maison, il manifesta l'idée fort légitime de voir son nouveau petit frère, mais Mme Tylor, la voisine, ne lui en donna pas la permission. John manifesta son indifférence parfaite par un significatif haussement d'épaules et il retourna dans le jardin.

Vers six heures, Mme Tylor l'appela et lui dit qu'il pouvait voir son petit frère.

Plein d'importance, il pénétra dans la chambre de sa maman et, curieusement, il regarda le petit bébé.

— Comme il est petit ! dit-il, dédaigneux...

M. Tylor, qui était un homme éduqué, déclarait, savant :

— Le roi Richard III est venu au monde avec des dents, le petit Douglas aussi, je souhaite qu'il devienne aussi populaire que le grand roi le fut.

John s'habitua, par la suite, à voir deux berceaux au lieu d'un devant le perron de la petite maison...

Quelques jours plus tard, M. Fairbanks, l'heureux père des trois garçons, arrivait à Denver. John avait profité de cette circonstance pour faire l'école buissonnière et il attendait l'auteur de ses jours à la gare. Quand M. Fairbanks descendit du train, John, après l'avoir embrassé, lui dit : « Tu sais, papa, Douglas est comme le roi Richard, il est venu au monde avec des dents ! » Ce disant, il croyait produire un gros effet sur son père, mais ce dernier, se demandant ce que John voulait dire, ne lui répondit pas. Il avait hâte d'être à la maison.

Douglas accueillit son père avec le sourire, avec ce sourire qui devait faire sa fortune, sa gloire et son succès.

M. Fairbanks conçut une grande vanité d'avoir un enfant semblable et, le prenant dans ses bras, il le regarda longuement. « Nous en ferons un « businessman », ajouta-t-il, catégorique.

Douglas était venu au monde le 23 mai 1884. Pendant les deux années qui suivirent, il se montra supérieurement insupportable, mais sa maman lui pardonna toujours, car, contrairement à son petit frère Robert, il ne pleura presque jamais. Il avait toujours sur les lèvres ce même sourire qui enchantait tout le monde.

Son frère aîné, Robert, alla pour la première fois à l'école en 1888. Un an plus tard, ce fut le tour de Douglas — il avait 5 ans — d'aller se présenter à l'institution de miss Quiner.

Douglas s'attacha très vite à miss Quiner. Quelquefois, lorsqu'elle retirait ses lorgnons, il se l'imaginait telle les héroïnes des convois d'émigrants et de chercheurs d'or

attaqués dans les déserts de l'Ouest et dont John lui avait souvent parlé.

Il pensa plus d'une fois qu'il ne lui serait pas désagréable d'épouser miss Quiner, mais les lorgnons l'arrêtèrent toujours dans son projet matrimonial. Quelques années plus tard, Douglas changea d'école et poussa sérieusement ses études dans le but de réussir ses examens d'entrée à l'École Supérieure de Denver. Il était âgé de quatorze ans lorsqu'il y fut admis. Il n'y resta qu'un an et demi.

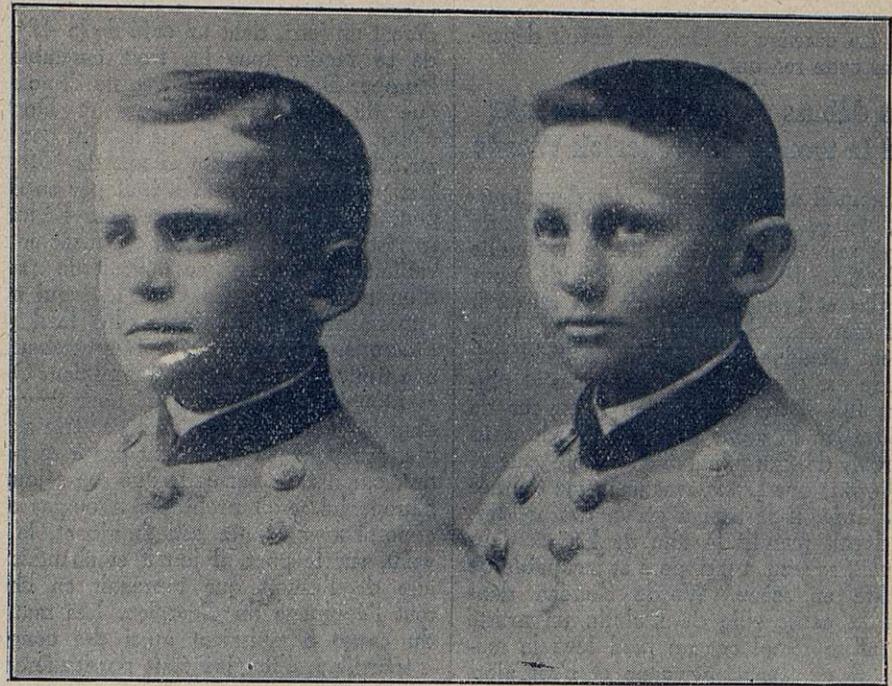
Douglas s'était fait souvent remarquer pour le dégoût que lui inspiraient les mathématiques et pour le grand amour qu'il avait pour les classiques. Il était féru de Shakespeare et avait appris par cœur les tirades d'Hamlet et d'Othello.

Tout jeune, il avait déjà manifesté ses tendances pour l'art dramatique, et son frère Robert se plaît à raconter que, bien souvent, le dimanche après-midi, Douglas donnait à ses petits camarades des représentations théâtrales des aventures de *Punch et Judy* (les deux personnages du guignol anglais). Ce goût pour le théâtre lui vint un jour où sa conduite ayant été particulièrement bonne, sa maman l'envoya, en compagnie de ses frères John et Robert, voir une troupe de passage au théâtre de Denver... Douglas avait alors six ans.

Le premier spectacle « à peu près cinématographique » auquel Douglas assista fut, quelque temps plus tard, le match de boxe pour le championnat du monde entre Corbett et Sullivan. C'est dans un kinéscope que Douglas vit les images qui s'animaient lorsqu'on tournait la poignée de l'appareil.

Le 15 février 1896 fut un très grand jour pour Douglas Fairbanks : il parut pour la première fois devant le grand public... exclusivement composé par les membres des familles de tous les acteurs qui jouaient à ses côtés. Il avait réussi à convaincre M. Frank, directeur du Frank Hall's Casino, de lui prêter sa petite salle pour un soir.

Douglas décida de donner une représentation d'une pièce intitulée : *The Man from the Mountains*. Il fit preuve d'une incroyable activité. Après avoir fait répéter la pièce à ses camarades, il l'avait mise en scène, puis il écrivit (durant les heures d'école) les programmes et les affiches, qu'il distribua ensuite dans les rues de Denver. Ces affiches étaient ainsi conçues :



DOUGLAS FAIRBANKS et son frère ROBERT lorsqu'ils entrèrent à l'école supérieure de Denver.

PROGRAMME  
pour le  
FRANK HALL'S CASINO  
« L'HOMME DES MONTAGNES »  
drame en 4 actes

Distribution

L'homme des Montagnes  
*Joe Comstock*..... FRANK D. MURRAY  
Capitaine des vigiliants  
*Mike Brady*..... J. M. EVANS  
Un homme de New-York  
*Alfred R. V. J. L. P. Lawrence*. F. RODGERS  
Un vieux mineur, oncle de Joe  
*John Wilson*..... D. FAIRBANKS  
Un voleur de banque  
*Stephen Porcell*..... FRANK B. HALL  
*Reuben Craig*..... J. P. WITTMAN  
*Bill Jones*..... ED. MULDOWN  
*Tom Ryder*..... BERT ALLOFF  
Mineurs, etc., etc...  
(La pièce se déroule en 1880-1881)

Douglas jouait donc le rôle de John Wilson, caractère de composition ; il s'était fait une tête remarquable, avec

un morceau de charbon et de la ouate collée sur son visage. Il était magnifique... mais, car ici se place un mais... il n'avait oublié qu'une chose, mettre des pantalons longs... De sorte que l'on vit le vieux mineur jouer son rôle avec ses culottes d'école, les jambes nues...

A l'âge de 16 ans, Douglas se présenta à l'École Militaire Jarvis dans le but de devenir officier... Car la guerre avec le Mexique avait donné au jeune homme, qui s'enthousiasmait si facilement pour tout ce qui était chevaleresque, des idées nouvelles... Il ne rêvait plus que de conduire des milliers de soldats au combat. Il lut tous les livres qui parlaient de Napoléon, qui devint un de ses héros... Puis le goût de la gloire militaire lui passa, il ne resta même pas une année à la « Jarvis Military School ». Il entra à l'École des Mines de Boulder, fut un élève médiocre et abandonna ses études à l'âge de 17 ans. Il partit avec sa famille à New-York, entra à l'École d'Harvard et y resta quatre mois. C'est alors que Douglas Fairbanks fit la connaissance de Fre-

derick Warde, un des plus grands artistes de l'époque, qui était un grand ami de son père. La carrière de Douglas devait dépendre de cette rencontre.

### Les débuts de Douglas Fairbanks dans la troupe de Frederick Warde

Lorsqu'il ne jouait pas, entre deux tournées, le grand artiste Frédérick Warde passait ses soirées au domicile de la famille Fairbanks. Il s'était pris d'amitié pour Douglas et l'encourageait de son mieux à persévérer dans la voie dramatique. Bien souvent Douglas avait déclamé à Frédérick Warde des tirades shakespeariennes et plusieurs fois il avait même eu l'honneur de paraître sur la scène près de Warde dans des rôles de figuration dite « intelligente ».

Un jour que Douglas suivait une tournée de Warde, il se trouva qu'un des artistes qui devait remplir le rôle de Laërte dans *Hamlet*, se trouva indisposé et incapable de paraître en scène. Warde chercha dans toute la petite ville de Duluth, un artiste qui puisse remplacer au pied levé le malade. Il ne trouva personne et c'est alors qu'il pensa à offrir le rôle à Douglas Fairbanks, qui jusqu'alors n'avait paru en scène que comme simple figurant.

La joie de Douglas fut immense. Il allait pouvoir enfin affronter le public dans un bon rôle...

Seulement, lorsqu'il se trouva sur le plateau, il oublia son texte et bafouilla lamentablement...

Le lendemain, un critique déclara que la troupe de Frédérick Warde était bien mauvaise et que le jeune Douglas Fairbanks était particulièrement impossible. Il s'étonnait également qu'une scène aussi respectable pût admettre un comédien aussi inexpérimenté pour interpréter du Shakespeare...

Douglas ignorait presque tout de la littérature française, anglaise et latine...

Il se rendait compte de cette lacune et pensa fort justement qu'il avait besoin de voir le monde, pour mieux apprendre, et qu'un voyage en Europe lui donnerait plus d'assurance et plus de savoir.

### Premier voyage de Douglas Fairbanks en Europe

A New-York, Douglas avait quelques bons amis, mais il aimait particulièrement se trouver en société de John Beardsley et

de Charles Owen, jeunes gens qui avaient l'esprit aussi aventureux que lui. Ils décidèrent un jour, dans un café de la 42<sup>e</sup> rue, de se rendre tous les trois ensemble en Europe. Beardsley et Owen ne disposaient que de modestes ressources et Douglas n'était pas plus riche... Ils finirent par réunir à eux trois la petite somme de 150 dollars, mais comme cela n'était pas suffisant pour acquitter leur passage pour l'Europe, ils résolurent de payer leur traversée en travaillant. Beardsley connaissait le patron d'un petit cargo, *Le Géorgien*, qui allait appareiller quelques jours plus tard pour l'Europe. Il parvint à se faire embaucher et à trouver également du travail pour Owen et Douglas, qui fut engagé pour travailler dans les mâts, ce qui n'était pas très agréable. Il ne songea cependant pas à se plaindre, car il était persuadé que son séjour en Europe lui serait profitable. Douglas avait apporté avec lui un petit banjo et, le soir venu, sur le pont, il jouait et chantait des airs de l'Ouest que reprenait en chœur tout l'équipage du *Géorgien*. Les matelots du cargo organisaient aussi des concours « sportifs ». Douglas était particulièrement adroit pour « cracher le plus loin ». Il m'a souvent raconté qu'il accomplissait ce « sport » avec une telle perfection que les vaches qui étaient sur le bateau et qui en avaient pourtant vu bien d'autres avec les boys de l'Arizona, restaient étonnées de son habileté en cette matière...

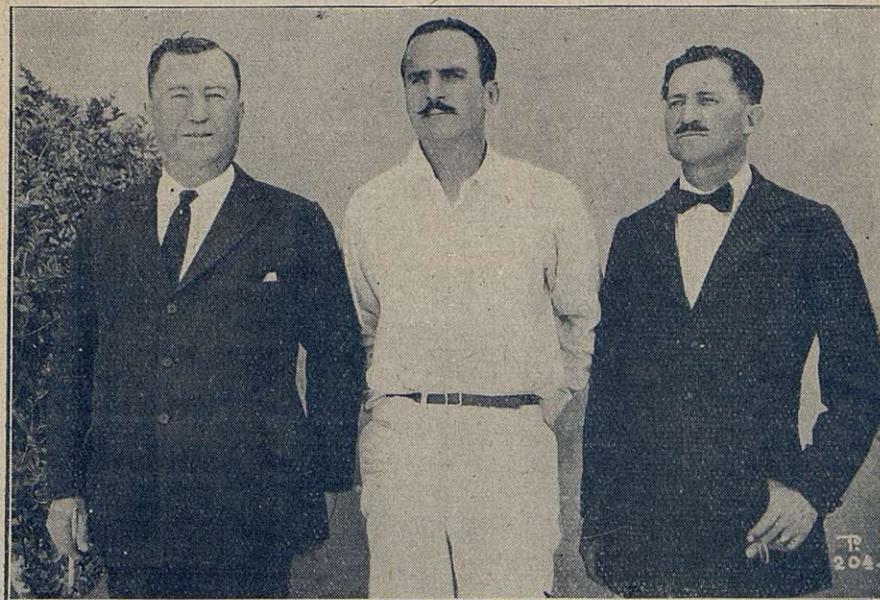
La traversée dura douze jours. Douglas était devenu le matelot le plus malpropre que l'on puisse imaginer. Il ne s'était pas rasé depuis son départ de New-York et ses vêtements de marin lui donnaient un aspect encore plus pitoyable. Peut-être la tristesse d'avoir échoué à la scène contribuait-elle pour quelque peu au laisser-aller de Douglas. Le *Géorgien* aborda à Southampton par un dimanche ensoleillé du printemps de l'an 1901. Owen, Beardsley et Douglas débarquèrent, ayant conservé intacts leurs 150 dollars. Ils se partagèrent la somme et partirent pour Londres. Là, ils se séparèrent et Douglas commença à travailler dans les docks. Il aida à décharger les bateaux, il gâcha du plâtre, fut vaguement maçon, puis, lorsqu'il eut suffisamment vu Londres, il passa en Belgique où il exerça différents métiers dans le genre de ceux qui l'avaient nourri en Angleterre.

Il vint ensuite à Lille, puis en Normandie, travailla à Rouen, à Soissons et, un

beau jour, décida de voir enfin le grand Paris.

A Soissons, il prit une place en troisième classe et arriva dans la capitale. Son premier soin après avoir erré de longues heures à travers les rues de la grande cité, fut de

par jour, consentit à lui dresser un lit dans une chambre déjà occupée par deux autres pauvres jeunes gens. Douglas paya son loyer une semaine à l'avance, inscrivit son adresse sur un morceau de papier, car, comme il ne parlait pas un traître mot de



La dernière photographie des trois frères FAIRBANKS : JOHN, DOUGLAS et ROBERT.

chercher une chambre d'un prix modique. Comme ses pas l'avaient mené rue Lamartine, il découvrit, accroché à une porte, un écriteau indiquant qu'il y avait, au cinquième étage, des chambres à louer.

Il monta, trouva la loueuse de chambres, qui, moyennant le prix modique de 15 sous

français, il se fût trouvé très embarrassé de retrouver son domicile, et il sortit pour aller dîner dans un modeste restaurant de cochers.

(A suivre.)

ROBERT FLOREY.

### LAUSANNE

— Notre excellent confrère *La Revue Suisse du Cinéma* nous apprend que Max Linder était à Sion ces derniers temps. Il est venu y tourner plusieurs scènes de son film *Le Chevalier Barkas*. Nous lui souhaitons bonne chance dans son entreprise.

— Au Modern, nous avons eu le plaisir de voir le dernier film de M. Duviolier : *Credo*. Quoique réalisé en images un peu lentes et pas toujours très cinéma, il a fort bien été accueilli ici.

— Au Lumen, Norman Kerry, le héros de *Merry go round*, dans un film fort intéressant se passant aux Indes : *Survie Magique*. Il est très bien secondé par Evelyn Brent dans le rôle d'une fragile petite princesse hindoue.

— Au Biograph, deux films intéressants : un américain, *L'Image aimée*, et un français, *Le Mariage de Rosine*. Tous deux sont bons, surtout le second, particulièrement bien interprété par Josyane.

— Au Bourg, une excellente reprise, *Le Brasier ardent*, d'heureuse mémoire. Ce film reste l'une des œuvres les plus curieuses de ces dernières années.

### VEVEY

— Au Lux, *Enfants de Paris* a été bien accueilli par les habitués.

— Au Sélect, le dernier film du regretté Delluc : *L'Inondation*, avec Eve Francis. Une belle peinture de la vie rustique qui nous fera toujours plus regretter Delluc, le véritable artiste cinématographique. Au même programme, Viola Dana dans *Microbe*, comédie qui n'a qu'un défaut, celui d'être un peu trop américaine !

— A l'Oriental, un joli film, *Maciste et le coffret chinois*, qui nous montre de belles scènes de luttes, d'énergie et de force.

— Max Linder a été plusieurs mois notre hôte au Grand Hôtel du Mont Pèlerin, où il était venu se reposer avant de tourner son grand film, *Le Chevalier Barkas*.

CAMILLE FERLA Fils.

## Nouvelles de Berlin

De notre correspondant particulier

— Programmes des vacances ; les anciens succès renarissent : *Le Cabinet du Docteur Caligari*, *Sumurun*, *Fredericus Rex*, etc. A côté de ces films éprouvés, les nouveautés paraissent plutôt médiocres.

Cependant, on peut mettre à part un film de la Deulig, *Derrière les coulisses de la Porte d'Etat*, lequel, sous une forme agréable, avec une intrigue plaisante et drôle, nous révèle les différentes phases du voyage d'un journal, d'une lettre, d'un paquet, de l'expéditeur jusqu'au destinataire. Le manuscrit, adroitement composé, est de MM. Zeissler et Abel, la régie de M. Zeissler. Prise de vues excellente.

— Chez Richard Oswald, on a présenté le film dans le Film, une rétrospective du film, de 1896 à nos jours, et nous conduisant d'étape en étape à travers l'évolution du film et de la technique, à tous les points de vue.

— Au Marmorhaus, le Phœbus Film qui, depuis quelque temps, semble chercher uniquement la formule de sensations américaines, nous offre *Nick, le roi des chauffeurs*. Une quantité de « gags » s'intercalent dans cette bande et montrent la force musculaire d'Aldini, qui interprète Nick, et ses prouesses acrobatiques, fort habilement exploitées, d'ailleurs, par le metteur en scène Karl Wilhelm. Mary Parker, élégante et jolie, et Adolphe Engers, secondent brillamment Aldini.

— A l'Alhambra passe la première partie de *La Maison du Mystère*, de Wolkoff et Mosjoukine.

C. DE DANILOWICZ.

## A la "Ufa"

— L'artiste française Ginette Maddie, dont on a annoncé l'engagement par la Ufa, débute dans le film *Carrière*, aux côtés de Xénia Desni.

Le scénario de ce film a été tiré d'un drame de Richard Kettler. La mise en scène est réalisée par Rochus Gliese. Rudolf Klein-Rogge et Wilhelm Duterle interprètent les rôles masculins. Le film est déjà commencé.

— Conrad Veidt, un des meilleurs acteurs de l'écran allemand, vient de signer un contrat avec la Ufa, d'après lequel il est tenu de travailler exclusivement pour cette firme.

— F. W. Murnau, le metteur en scène du *Dernier des Hommes*, vient de terminer *Tartufe*, dont le scénario est une version de la célèbre comédie de Molière. L'adaptation cinématographique est écrite par Carl Mayer, l'auteur de *Caligari* et du *Dernier des Hommes*. Emil Jannings joue le rôle principal, et on verra dans les autres rôles Lil Dagover, Lucie Hoffich, André Mattoni et Werner Krauss. Carl Freund, l'opérateur du *Dernier des Hommes*, a fait les photographies, et les décors sont l'œuvre des directeurs artistiques Herlth et Röhrig, qui avaient également construit les décors du *Dernier des Hommes*.

— Dans la Ufa-Film-City de Neubabelsberg, des centaines de menuisiers, de charpentiers et d'ouvriers de théâtres sont occupés à la construction d'une rue immense pour la grande production de Fritz Lang, *Métropolis*. On sait que le scénario, écrit par Théa von Harbou, traite de la vie dans une grande ville dans 50 ans d'ici. La rue en construction sera le « clou » de ce film. L'immense rue, fourmillant de milliers de passants et de véhicules, offrira un aspect saisissant.

## Nouvelles de Russie

De notre correspondant particulier

Une institution originale que l'on ne connaît pas en Europe occidentale a été organisée dans le monde cinématographique soviétique. Cette organisation a pour but d'intéresser la classe ouvrière d'une façon active, de faire ressortir les goûts, les idées et les intérêts du spectateur ouvrier. On a choisi parmi les ouvriers des différentes usines des élèves pour des écoles du septième art et des critiques cinématographiques. Ces critiques ouvriers se groupent autour des journaux dont ils sont les collaborateurs actifs. Un grand cadre de critiques ouvriers a été formé auprès de l'organe central des sociétés cinématographiques, le *Kino* (ancien journal *Kino Gazetta*). Pendant une séance constitutive, le plan de travail des critiques ouvriers a été tracé. Il a pour base un programme assez vaste qui comprend une connaissance approfondie des questions théoriques du cinéma, de l'histoire du septième art, de la production.

Ce travail a pour but de faire ressortir les questions qui pourront intéresser la classe ouvrière, ses points de vue, sa mentalité, de l'aider, au moyen du cinéma, à se débrouiller dans les différentes questions sociales, etc.

On organise des conférences faites par des spécialistes compétents et qui sont visités par les « rabkors » (critiques ouvriers). Le rédacteur du *Kino*, M. Lébedeff, a fait récemment un discours sur les devoirs du « rabkor » et la manière d'écrire des critiques cinématographiques. Un autre discours a eu pour sujet les prises de vues des films. La conférence de M. Léo Mour, le fameux metteur en scène russe, traite l'histoire du film en Amérique ; celle de M. Pavriouchine fit un tableau de la vie des travailleurs du septième art. D'autres discours ont été faits sur la littérature cinématographique. On organise des excursions, des conférences promenades dans les usines et les laboratoires pour que chaque auditeur ait une idée précise de ce qui se fait dans le cinéma.

Avant ainsi acquis les notions nécessaires, les critiques ouvriers commencent à visiter les cinémas tout en écoutant les explications d'un guide spécialiste. Ils composent d'abord de petites informations toutes simples, pour passer ensuite à des articles de critique.

Cette institution originale possède dans la Russie soviétique beaucoup d'admirateurs et de défenseurs qui voient dans cette organisation un moyen de relever la culture intellectuelle du prolétariat.

D'autre part, il y a beaucoup de personnes, dans le monde cinématographique et théâtral même, qui s'opposent vivement à ce nouvel essai. Nous citerons, entre autres, le nom de l'ancien administrateur de la Section artistique du Pétrogulpolitprosviet et directeur des Théâtres de l'Etat, M. A. Piotroffsky, qui trouve que cette organisation est non seulement inutile, mais aussi profondément nuisible, compromettant le journalisme soviétique, exercé dès à présent par des gens peu expérimentés, naïfs et souvent complètement ignorants. Du point de vue du journalisme européen, l'idée de donner le pouvoir de critiquer et d'imposer des jugements très souvent faux à des gens peu cultivés est hors de critique et n'est intéressant que comme un nouvel essai de la Russie Soviétique.

JACQUES HENRI.

Nos abonnés sont nos amis, les amis de nos abonnés doivent devenir nos amis en devenant nos abonnés.

## Imitation... Inspiration...

L'HISTOIRE de ce bon M. Ch. Aplin est assez plaisante.

Vous l'avez lue dans les journaux cinématographiques ou autres ; ce monsieur, qui s'appelle Tartempion ou Nimporteki, vit un jour un film joué par Charlot et il en fut tellement enthousiasmé qu'il acheta un petit chapeau, une petite canne, une petite veste, un pantalon flottant et d'impresionnantes godasses, qu'il se fit friser au petit fer et orner la lèvre supérieure d'une moustache noire coupée en brosse à dents et qu'enfin, bondissant sur l'écran, il se mit à refaire ce qu'avait fait son modèle.

Christiné, et *La Sérénade*, de Toselli... Mais l'imitation a des limites et il serait un peu risqué, sous prétexte qu'on est un admirateur de Victor Hugo, de recopier *Marie Tudor* ou *Cromwell* et d'aller présenter, après l'avoir signée, cette pièce à la Comédie-Française (qui serait d'ailleurs capable de la refuser).

De même, et toutes proportions gardées, le M. Charles Aplin, imitateur de Charles Chaplin, allait, comme on dit, un peu fort et ce qui m'étonne, c'est qu'on ait dû interrompre ses ébats à l'aide de la loi. Qui diable pourrait trouver du plaisir à al-



Mlle PRIMEVÈRE dans sa personnification de BETTY BALFOUR.

Bien plus, ayant appris que Charlot s'appelait Charles Chaplin, le Tartempion en question se baptisa Charles Aplin. Et sans doute allait-il refaire pour son compte *Une Vie de Chien*, *Jour de Paye*, *Le Pélerin* et même *The Kid*, avec l'aide de quelque Bobby-Boy qu'il aurait baptisé Jacky Hoogan, lorsque le vrai Charlot se fâcha et, avec la collaboration des tribunaux américains, mit fin à cette imitation trop soignée.

Il est dans la nature de l'homme — de même que dans celle du singe — d'imiter ce qu'il trouve bien et les statisticiens auraient l'occasion d'exercer leurs talents en calculant, par exemple, combien de fois on a refait *La Matinée de Printemps*, de Carrier-Belleuse ; *Les Trois Mousquetaires*, de Dumas ; *Phi-Phi*, de

ler voir un imitateur de Charlot interprétant des films copiés de ceux de Charlot ? Qu'est-ce que vous préférez ? Du bordaux ou de l'imitation ? La plus belle photogravure d'un tableau est-elle comparable au tableau lui-même ?

Mais il est d'autres cas où l'imitation, qui n'est plus une imitation servile mais en quelque sorte une inspiration, présente un intérêt réel : c'est lorsque, s'identifiant à tel ou tel personnage aimé des foules, elle le place dans un autre domaine, dans une autre atmosphère. Le monsieur qui imite Charlot sur l'écran n'est pas supportable, mais celui qui l'imité au music-hall est intéressant et c'est à ce genre d'imitation que je veux en venir en constatant le nombre croissant d'artistes de théâtre qui s'inspirent de vedettes de l'écran. Aux

Variétés, on a vu, il n'y a pas bien longtemps, M. Pauley dans un rôle de Fofatty où il était incontestablement plus drôle que le vrai Fatty lui-même. Le Charlot qui jongle, cabriole, passe à travers des fenêtres, vous l'avez vu et celui qui fait la « corrida » avec un « becerro » dégingandé comme un poulain, vous l'avez vu aussi. Peut-être n'avez-vous pas encore vu Charley Lloyd, qui, d'apparence identique à celle de « Lui », s'intitule « The shewing-gum juggler » et a vraiment la souplesse énervante et inusable de ces bonbons américains qui commencent en sucre et finissent (ou plutôt ne finissent jamais !) en caoutchouc. Dans ces cas-là, l'imitation est intéressante, ne serait-ce que par la sympathie qu'elle attire vers l'artiste. Elle est plus intéressante encore dans les conditions où je viens de l'apprécier.

Le Coliséum de Bruxelles (un des cinés de la Paramount) a, pour sa saison d'été, eu l'idée de donner des programmes mi-cinéma, mi-music-hall. Entre deux films, on y apprécie un « tour de chant », toujours fort bien choisi. Déjà, sur la scène de ce vaste et luxueux établissement ont défilé Geski, Ouvrard fils, Dalbrét. Actuellement, c'est Primevère qui, récemment, présente à l'Alhambra une intéressante série de chansons à transformations. Or, dans les chansons que cette jeune artiste présente au Coliséum de Bruxelles, il y a une imitation de Betty Balfour qui, cette fois, prouve avec éclat tout l'intérêt que peut présenter ce genre de travail. Mlle Primevère a-t-elle cherché à calquer les « tics », les gestes caractéristiques de la « star » anglaise ? Nullement ! Elle s'est inspirée de son costume de Flower-Girl et voilà tout. Dans ce costume, elle détaille avec une remarquable précision une chanson d'il y a vingt ans... Le charme un peu suranné de la mélodie et le charme émouvant du costume s'unissent admirablement dans cette atmosphère qui est celle, ne l'oubliez pas, d'une salle de cinéma. Et l'effet produit est si totalement captivant qu'on peut croire qu'on assiste là à la naissance d'une nouvelle attraction qui, à son tour, — enchaînement des choses ! — sera imitée par d'autres cinémas. Là, l'imitation, tout en étant exactement à sa place, n'enlève rien à l'originalité de l'artiste.

Elle est plus dangereuse (oh ! oui !)

lorsqu'elle se présente ainsi que je l'ai vu à Amsterdam.

Dans cette ville, il y a un jeune et sémillant marchand de « chocolats, bonbons, pastilles de menthe » à qui la nature a donné les apparences physiques d'Harold Lloyd. Il le sait et complète la ressemblance par des manchettes étroites et dépassant largement les manches, par un chapeau de paille, des lunettes d'écaille et un sourire moitié triste moitié naïf fort bien étudié... Et de la sorte, il parcourt les rues d'Amsterdam en criant sa marchandise. Lorsqu'un des cinés de cette ville donne un film de « Lui », on a recours au jeune et sémillant marchand de « chocolats, bonbons, pastilles de menthe » qui, délaissant le commerce des douceurs, s'adonne aux joies de la publicité.

J'ai vu cet « imitateur » d'un autre genre, au moment où un des plus beaux théâtres de la capitale hollandaise donnait *Marin malgré lui*. Vêtu en marin américain, il parcourait les rues en criant, en un anglais problématique : « I am a nice boy ! I am to night in the X. cinéma ! » C'est-à-dire — et toute modeste mise à part — : « Je suis un joli garçon ! Je suis ce soir au cinéma X. » Les passants, les chiens, les autos et les tramways s'arrêtaient pour l'admirer... et il était suivi d'une nuée de badauds qu'il finissait par amener, à sa suite, jusque devant le cinéma en question, sur la place Rembrandt... Alors, il disparaissait, sautillant et glapissant et, cinq minutes après, il reparaisait sur le toit, oui, sur le toit du théâtre où, gesticulant, il continuait à crier : « I am a nice boy ! » en faisant choir sur la foule une nuée de prospectus-réclame.

Celui-là a l'impression très nette d'être un sosie d'Harold Lloyd... Il l'imitait comme il respire, tout naturellement.

Mais s'il grimpeait sur les toits pour faire la réclame d'un film marin, on frémit en pensant à ce qu'il a dû faire lorsqu'on a donné au même ciné : *Monte là-dessus !*

PAUL MAX.

Prochainement

**PRISCILLA DEAN**

dans une superproduction

? ? ? ? ? ? ? ? ? ?

## MUSIQUE ET CINÉMA (1)

Partition originale ou adaptation. — La partition musicale cinématographique obéit-elle à des règles spéciales ? — La sauvegarde des droits d'auteur.

### M. Arthur Honegger

M. Arthur Honegger est un jeune et, comme tel, il serait partisan de voir moderniser le répertoire des orchestres de cinéma.

« — Ce que je reproche surtout à l'adaptation musicale, c'est de nous faire entendre trop souvent les mêmes morceaux. On est arrivé ainsi à faire de véritables rengaines des plus belles œuvres du répertoire classique et moderne. Nous savons, par exemple, que lorsque va se dérouler sur l'écran certaine scène dramatique, elle sera inmanquablement accompagnée d'un fragment d'une symphonie de Beethoven ou des *Pâques Russes* de Rimsky-Korsakoff. Un orage, une tempête auront pour accompagnement *l'Orage*, de Grieg, et ainsi de suite.

« Que l'on donne si l'on veut des adaptations musicales empruntées à différents auteurs, mais que l'on choisisse alors de préférence des œuvres peu connues qui, tout en s'harmonisant avec les scènes à accompagner, ne nous donnent pas cette impression de déjà entendu (et souvent bien à contre-sens).

« Il existe, tout près de chez moi, un cinéma où je vais quelquefois. Je vous assure que le chef d'orchestre de cet établissement ne se met pas en frais d'imagination pour ses auditeurs ; quel que soit le genre du film qui passe : drame, comédie, film de cow-boys ou autres, ce sont toujours les mêmes morceaux qui servent d'un bout à l'autre de l'année ; on en intervertit l'ordre, vu tout !

— Mais le directeur ne s'est jamais avisé de demander un peu plus d'éclectisme à ses musiciens ?

— Le directeur n'est pas musicien, sans doute, et se désintéresse complètement de ce qui se joue sous l'écran. Pour ne pas être monotone, un film doit être nécessairement accompagné d'un certain bruit. On fait du

bruit chez lui, puisque c'est l'usage, et peu lui importe que ce bruit soit agréable ou non.

« Je vous cite ce cas, parce qu'il est typique, mais si tous les directeurs ne sont pas aussi indifférents pour l'orchestre, beaucoup d'entre eux laissent la plus grande latitude à leur chef d'orchestre, qui choisit selon son goût — ou son intérêt — les morceaux de son répertoire. Si l'on veut



M. ARTHUR HONEGGER

essayer d'y introduire quelque nouveauté, il objecte que cela nécessitera des répétitions et, par conséquent, des frais supplémentaires ; alors, le directeur qui, dans le fond, aime mieux s'en rapporter à lui, laisse faire.

— Mais croyez-vous que ce soit là la bonne méthode et qu'il ne serait pas préférable, dans l'intérêt du film même, d'écrire une partition spéciale pour toute œuvre un peu importante ?

— Certes, oui. Beaucoup de musiciens seraient heureux d'écrire pour le cinéma, car il y aurait là pour eux une source abondante de développements mélodiques. En s'inspirant d'un thème qui reviendrait en leit-motiv à certaines scènes, on pourrait broder une suite d'arabesques musicales qui

(1) Voir dans les nos 24, 25, 26 et 27 de 1925, les interviews de MM. Charles Widor, Henri Rabaud, André Messager, Paul Vidal, Raynaldo Hahn et Gabriel Pierné.

souligneraient le film et, dans bien des cas, aideraient à sa compréhension. Mais un musicien n'entreprendrait une œuvre pareille que sous certaines garanties de l'éditeur. Celui-ci devrait, par exemple, fournir parallèlement le film et la partition aux exploitants et exiger d'eux que l'orchestre n'introduise pas d'œuvres parasites dans l'exécution de la partition qui lui serait confiée.

» Jusqu'ici les compositeurs qui ont écrit pour le cinéma n'en ont recueilli ni gloire ni profit : Saint-Saëns orchestra autrefois un film qui, s'il eut beaucoup de représentations, n'eût qu'une seule audition dans sa forme originale, le jour où il fut présenté. Il en fut de même pour la partition qui accompagnait *L'Agonie des Aigles* et si *Le Miracle des Loups* échappe à cette règle fâcheuse, c'est parce que Rabaud a dû certainement exiger des garanties de l'éditeur du film.

— Votre partition de *La Roue*, qui était si parfaitement adaptée au sujet, a-t-elle été respectée par les directeurs ?

— Quelquefois, oui, mais pas toujours.

» D'ailleurs, je dois vous dire qu'il ne s'agissait pas d'une œuvre originale, mais d'une adaptation de morceaux inconnus du grand public, sélectionnés en collaboration avec Paul Fosse, le chef d'orchestre du Gaumont Palace et auxquels j'avais ajouté quelques fragments de ma composition.

— Un mot encore, cher monsieur : êtes-vous partisan des bruits imitatifs au cinéma ?

— Pas du tout, ou du moins exceptionnellement et lorsque la clarté de l'action exige leur emploi. Mais si l'on veut imiter un bruit, il faut les imiter tous, et voyez où cela pourrait nous conduire ? Un monsieur sort de chez lui en claquant la porte... première imitation ; il descend l'escalier en courant : il faut entendre le bruit de ses pas ; il monte dans un taxi : nous devons entendre le démarrage... cela deviendrait affolant.

» Le mieux est donc de s'en tenir aux harmonies produites par les instruments seuls ; la musique est assez expressive pour souligner les images, et c'est à l'intelligence du spectateur qu'il convient de faire confiance pour compléter ce qu'il y a d'inexprimé dans le film qui se déroule sous ses yeux.

L. ALEXANDRE et G. PHELIP.

## Libres Propos

### Le Théâtre des Bouts de films

PUISQUE l'exploitation cinématographique se refuse à l'édition de drames ou comédies d'une brièveté nette, puisque l'on aime tirer au métrage comme de mauvais écrivains tirent à la ligne, puisque des sujets qui comportent un développement discret sont traités avec de vains détails et surchargés de scènes fastidieuses, on pourrait composer des spectacles coupés en utilisant des bouts de films. Oh ! non pas au hasard, bien sûr. Déjà nous avons assisté à la projection de morceaux choisis se rapportant à une idée générale ou à des expressions particulières, mais pas n'est besoin d'une homogénéité. Le music-hall — je ne parle pas du music-hall à revues — exhibe des « numéros » nombreux et variés où l'acrobate succède au clown, qu'une danseuse a précédé. L'autre jour, à la présentation organisée par un des principaux éditeurs, nous avons vu des scènes extraites de films annoncés pour la prochaine saison. Ce fut un régal... Sans doute, des « clous », pour la plupart, mais même celles qui ne représentaient pas des mouvements à effet, des ensembles extraordinaires, brillaient par une beauté singulière. On nous les montrait comme une sorte de catalogue, et chacune de ses parties formait une œuvre d'art. Quel établissement cinématographique établira, non pas des programmes de ce genre-là, mais une suite de beaux morceaux choisis qu'il trouvera facilement dans des films de valeur ou des bandes sans succès ? Tout le monde connaît et voudrait revoir certaines bribes qui sont quelque chose. Puisque, par exemple, tel film de M. Roger Lion n'est projeté nulle part, qui empêcherait d'en extraire la plus belle tempête qu'ait reproduite le cinéma ? Même des scènes d'intérieur prises n'importe où, des tableaux de toute sorte tirés d'œuvres mises au rebut devraient ressusciter. Le public, alors, entretrait dans l'établissement qui donnerait ces spectacles coupés à n'importe quelle heure du jour, comme il irait dans un musée. Qui organisera, à Paris, le Théâtre des Bouts de Films ? Et peut-être M. André Daven, l'habile directeur du magnifique Opéra Music-Hall des Champs-Élysées, pourrait-il régaler sa clientèle par un quart d'heure de projections de morceaux bien choisis ?

LUCIEN WAHL.

## Film français et film américain

DEUX événements qui intéressent l'industrie cinématographique se sont produits récemment.

Le premier se rapporte à la crise de la Chambre Syndicale française de la Cinématographie.

Cette crise avait été provoquée par un groupe de dissidents dont l'action ne tendait à rien de moins qu'à supprimer la Chambre Syndicale, considérée comme un organisme purement patronal, pour la remplacer par une Fédération des représentants de tous les groupements cinématographiques, y compris les syndicats ouvriers.

Il ne s'agissait, d'ailleurs, nullement, comme on pourrait le croire, d'un mouvement à tendance démocratique. Les réformateurs n'avaient guère que le dessein de mettre en échec, le plus efficacement possible, le film américain.

Contre les éditeurs et loueurs, qui sont la majorité à la Chambre Syndicale et que l'on accuse d'être trop favorables à l'importation du film américain en France, on voulait unir tous les travailleurs du studio, tous ceux qui sont intéressés à la fabrication du film français, même les électriciens, même les charpentiers de décor. C'était, sous le couvert d'une revendication ouvrière, une poussée de nationalisme cinématographique.

Le prétexte, cependant, n'était pas très bon et le terrain était mal choisi.

Comment soutenir sérieusement qu'un électricien de studio — qui, d'ailleurs, pourrait aisément travailler de son métier hors du studio — est qualifié pour discuter cinématographie avec un éditeur-loueur qui a la responsabilité d'une importante affaire industrielle dont les bailleurs de fonds exigent, avant tout, des dividendes. Comment, d'autre part, ne pas reconnaître que, dans une corporation inorganisée et divisée comme l'est la corporation cinématographique, il serait de suprême imprudence d'anéantir la seule institution de représentation et de défense de l'industrie du film qui soit prise en sérieuse considération par les Pouvoirs publics ?

Il doit y avoir d'autres moyens — mieux

appropriés à la logique et aux circonstances — de servir la cause du film français.

On a, fort heureusement, fini par le comprendre. La crise est terminée : la Chambre Syndicale demeure.

Le second événement auquel nous faisons allusion est la Conférence de Presse organisée par M. Osso, administrateur délégué de la Société française des Films Paramount.

Là encore, on le pense bien, se posait la question du film américain. M. Osso l'a posée de la façon la plus heureuse en l'évoquant sur le même plan que celle du film français. Nul, en France, n'est l'ennemi du film américain auquel on se plaît, au contraire, à reconnaître d'éminentes qualités — spécialement des qualités de technique. Nous n'en voulons même pas aux Américains d'avoir pris sur les marchés mondiaux du film la place que nous occupions avant la guerre. Nous demandons, toutefois, que l'Amérique concède aux films français la place que ses progrès constants lui permettent légitimement de revendiquer aussi bien sur les écrans étrangers — y compris les écrans américains — que sur ceux de notre propre pays.

Il est bien évident, en effet, que si convaincu que l'on puisse être du caractère international de l'industrie du film, si sincèrement partisan que l'on demeure du libre-échange en matière cinématographique, il ne saurait convenir aux Français d'être indéfiniment les dupes d'un système dont ils seraient appelés à faire les frais sans compensation...

Dans une proportion plus ou moins équivalente, nous échangeons nos films avec les autres pays producteurs : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie. Nous réclamons qu'il en soit de même avec l'Amérique. Encore n'insisterons-nous pas, à son égard, sur les proportions d'équivalence... et pour cause ! Mais il faut, tout de même, que l'Amérique nous témoigne un peu plus de bonne volonté...

Le grand mérite de M. Osso est d'avoir fait comprendre aux dirigeants américains de la Paramount que ce sentiment des ci-

nématographistes français — et du public français — est parfaitement légitime. Pour lui donner satisfaction, la Société française Paramount, d'accord avec la Société américaine, va donc faire en France du film français destiné à être exporté en Amérique. On parle de dix à quinze films par an, de l'importance et de la valeur de *Madame Sans-Gêne*, de Léonce Perret, qui bat actuellement, à New-York, tous les records des recettes !

Voilà des promesses magnifiques et dont la réalisation apportera enfin, dans un courant continu de collaboration et d'échange, la plus heureuse conclusion à l'irritante question des rapports franco-américains. Mais la Paramount ne peut pas être seule à entrer dans cette voie. M. Osso doit trouver des imitateurs parmi les autres firmes américaines qui se partagent présentement — à peu près sans concurrence — l'écran français.

PAUL DE LA BORIE.

#### BOULOGNE-SUR-MER

Les passages ou séjours à Boulogne de vedettes ou réalisateurs cinématographiques sont trop rares pour que je ne signale pas d'importance le séjour dans notre ville — pendant une semaine — de M. René Hervil, l'un de nos meilleurs réalisateurs, à qui nous devons nombre de films remarquables, dont *Blanchette*, *Le Secret de Polichinelle* et, tout récemment, *Paris...*, et de Mme Germaine Rouer, de l'Odéon.

Dans *Cinémagazine* n° 25, M. Albert Bonneau nous parlait longuement d'une visite faite au studio de Film d'Art pendant la réalisation de *La Flamme*, adapté de la pièce de Ch. Méré par M. René Hervil, et signalait particulièrement une scène située dans un beuglant de Boulogne-sur-Mer. Le raccord de cette scène, ainsi que quelques extérieurs du film (arrivée d'un rapide, départ du paquebot pour l'Angleterre, etc.) viennent d'être tournés dans notre ville avec Mme Germaine Rouer qui, on le sait, est la vedette féminine du film. On ne saurait trop louer M. Hervil du souci de la couleur locale qui l'a fait venir à Boulogne pour la réalisation de certaines scènes.

Contrarié par un mauvais temps persistant, M. Hervil n'a pu terminer sa besogne aussi vite qu'il l'avait escompté et il dut rester une semaine chez nous (au lieu de trois jours) avant d'embarquer pour Folkestone et Douvres où il a également des extérieurs à tourner.

Le film sera terminé prochainement et nul doute que le sujet éminemment cinématographique et réalisé par l'un de nos meilleurs adaptateurs de romans ou de pièces de théâtre ne remporte auprès de la presse et du public un succès digne des précédents films du remarquable animateur qu'est M. René Hervil.

G. DEJOB.

Nos abonnés sont nos amis, les amis de nos abonnés doivent devenir nos amis en devenant nos abonnés.

## Courrier des Studios

### Aux Cinéromans

— Les nombreux visiteurs qui, au cours de la semaine dernière, s'extasiaient sur les merveilles du château de Versailles, ne furent pas peu étonnés d'apercevoir soudainement dans l'enfilade de longs couloirs des seigneurs de l'époque. Après s'être rendus compte, ils apprirent qu'il ne s'agissait ni d'un rêve ni d'une vision, mais bien d'une réalisation cinématographique, évocatrice d'une époque disparue. Ces seigneurs n'étaient autres que les artistes et figurants qui tournent en ce moment au château de Versailles dans *Fanfan-la-Tulipe*, sous la direction de René Leprince.

Depuis quinze jours, le réalisateur de *Fanfan-la-Tulipe* tourne en effet à Versailles, dans le château et dans le parc, des scènes dans lesquelles nous verrons évoluer tous les seigneurs qui se pressaient à la cour de Louis XV, autour du roi et de la Pompadour, qui est personnifiée avec toute la finesse et toute l'élégance désirables par Claude France.

Les prises de vues à Versailles sont terminées et c'est sous la lumière du studio de Joinville que vont s'animer les héros du cinéroman de Pierre Gilles.

— Henri Desfontaines, après avoir réalisé au studio de Joinville les scènes du conseil de guerre devant lequel comparait la Kowa, a fait également une reconstitution remarquable et très importante d'un vieux monastère masubien dans lequel se déroulent les scènes principales du film.

Nous avons pu voir également l'animateur du *Prince Aryad* tournant dans un coin sauvage qui donnait à merveille l'impression du pays carolien, un point de bataille où de nombreuses pièces d'artillerie étaient en action.

Henri Desfontaines et sa troupe ont quitté Paris pour le Midi où vont se dérouler, avec une très importante figuration, les grandes batailles qui mettent aux prises les deux pays.

— On vient de donner le premier tour de manivelle de *Jean Chouan*, cinéroman d'Arthur Bernède que Luitz-Morat va réaliser pour la Société des Cinéromans. Le remarquable metteur en scène de *Surcouf* a commencé sa nouvelle production par les extérieurs qui sont tournés en Vendée.

Nous avons déjà donné une impression de ce que sera la distribution de *Jean Chouan*. La voici complète, telle qu'elle a été définitivement arrêtée : René Navarre (Ardouin), Elmière Vautier (Marquise de Thorigné), Maurice Lagrenée (Jacques Cottureau), Albert Decœur (Lefranc), Daniel Mendaille (Marceau), Tommy Bourdelle (Kléber), César Tullio Terrore (Pierre Florent), Paul Amiot (Marquis de Thorigné), Jean de Baër (Nicolas Lefranc), Claude Mérelle (Maryse Fleurus), Marthe Chaumont (Marie-Claire), Anna Lefevrier (Victoire Lefranc), et Maurice Schutz dans le rôle de Jean Chouan.

Cette liste dit éloquentement avec quel soin ont été choisis les artistes qui vont animer l'œuvre d'Arthur Bernède.

— Henri Fescourt, qui tourne la seconde partie des *Misérables*, vient d'arrêter l'interprète du rôle important de Marius, la jeune et sympathique figure de romantique dont Victor Hugo a illuminé son œuvre. C'est à Rozet, l'excellent artiste du théâtre de l'Odéon, qu'a échu la tâche difficile de composer à l'écran ce rôle, séduisant, certes, mais lourd de difficultés et de sentiments nuancés.

Il reste encore à attribuer les rôles de Colette jeune fille et d'Enjolras. Quels en seront les heureux titulaires ?



MAE MURRAY

Peu d'artistes possèdent une popularité égale à la sienne. Ses créations, qu'elle marque de son cachet si particulier, sont attendues impatiemment et remportent un vif succès. Quelques scènes de « La Veuve Joyeuse » que nous avons pu voir lors des présentations Gaumont nous font prévoir un film dépassant en luxe et en fantaisie, tout ceux qu'interpréta jusqu'alors la célèbre vedette.



Au centre, M. Raphaël Liévin, le sympathique jeune premier que l'on applaudira bientôt dans « Salambô ». Il vient de terminer « La Folie des Vaillants » dont cette photographie est tirée et que Mme Germaine Dulac a réalisé d'après un conte de Gorki.



Le dernier film de Douglas Fairbanks, dont est extraite cette photographie, vient d'être présenté à New-York avec un succès considérable. L'Artiste, que rendirent populaire tant de superbes créations, est représenté ici avec Mary Astor et Donald Crisp, « villain » et metteur en scène de « Don X, fils de Zorro ».



Tourjansky félicite MM. Chakhatouni et Ivan Mosjoukine qui viennent, en tournant une scène de « Michel Strogoff », de se livrer une lutte effroyable.



Dans « La Ruée Sauvage », film remarquable que la Paramount vient de nous présenter, Jack Holt donne le coup de grâce à un bison qui, après l'avoir désarçonné, failli le transpercer d'un coup de corne.



CLAUDE FRANCE

Cette très belle artiste vient de faire preuve de grandes qualités dramatiques dans « Le Bossu », où elle interprète avec beaucoup d'émotion le rôle de Aurore de Caylus. Elle tourne en ce moment le rôle très délicat de Madame de Pompadour dans « Fanfan la Tulipe », que les Cinéromans nous présenteront prochainement.

## Les Films Etrangers aux Etats-Unis<sup>(1)</sup>

### De la production américaine

ON a dit que les films français n'entraient pas aux Etats-Unis parce qu'ils n'étaient pas conçus à la manière américaine, que les scénarios, les acteurs, la photographie et la mise en scène ne plaisaient pas au public américain. Le goût du public américain est pourtant bien simple, vous vous en rendez compte chaque semaine en visionnant les films tournés à Hollywood. Le public américain est comme tous les publics, il va au cinéma pour se distraire, pour oublier un peu ses préoccupations et vivre quelques heures dans ce magnifique pays du rêve... le cinéma ! Un bon film est un bon film, sa nationalité importe peu et les spectateurs de Boston, de San-Francisco ou de Denver s'intéresseront tout aussi bien à un bon film français qu'à un bon film américain.

Les films américains sont presque tous faits en série. On fait des films à Hollywood comme l'on fait des jambons dans les stocks yards de Chicago. Tout est minuté, chronométré, compté, réglé et arrangé à l'avance. Le manager de production du studio choisit un scénario qui doit être extrait d'un roman populaire, d'une histoire dont l'auteur est connu du public ou d'une pièce de théâtre à succès. Le manager soumet le scénario à un de ses metteurs en scène et, si ce dernier est satisfait, on donne l'histoire à un scénario-writer, qui est en même temps un continuity-man, c'est-à-dire un homme capable de couper l'histoire pour le cinéma et de la présenter en 4 ou 500 différentes scènes qui seront tournées par le metteur en scène. Le *script* ainsi obtenu passe aux mains de l'assistant-directeur, qui dessine et compose un plan. Sur ce plan il inscrit le nombre de décors ou d'extérieurs dans lesquels on doit tourner : par exemple 18 décors et 15 extérieurs dans lesquels les 4 ou 500 scènes seront photographiées. Il arrange ensuite ses plans pour que l'on en finisse au plus vite avec les acteurs qui ne sont pas les stars du film. Si le « villain » doit faire son entrée à la scène 42 (décor du cimetière),

reparaître à la scène 58 (décor du restaurant), puis à la scène 64 (décor de la chambre à coucher), l'assistant-directeur s'arrangera pour que l'on tourne toutes les scènes du « villain » successivement. Si l'on commence le film le lundi, on tournera le cimetière le mardi, le restaurant, et ainsi de suite. Il doit pratiquer de même pour les autres acteurs et tâcher de s'en débarrasser le plus rapidement possible, ceci afin d'éviter les frais. Il est rare que la « *scheedule* » de l'assistant-directeur dépasse trente jours de prise de vues. Un film régulier en 7 parties doit être tourné en trente jours et l'ordre de la « *scheedule* » doit être minutieusement suivi. On doit terminer dans le cimetière le lundi, on tournera donc jusqu'à lundi minuit s'il le faut, mais le cimetière sera terminé et l'on tournera le restaurant le mardi matin. Il est rare que le film ne soit pas achevé à la minute prévue par le production-manager et l'assistant-directeur. Il se passe alors une chose, le film devient du travail de fabrique, les ouvriers des laboratoires qui sont obligés de développer le négatif et d'impressionner les positifs dès que l'on a achevé de tourner les scènes, doivent bien souvent attendre jusqu'à une heure ou deux heures du matin pour avoir les négatifs qui sont apportés par les assistants des cameramen. Ces gens du laboratoire sont fatigués d'attendre une partie de la nuit et n'ont qu'une seule hâte, celle de rentrer à la maison; ils bâclent donc leur travail pour en avoir fini avant 5 heures du matin et, le lendemain, les positifs, ainsi rapidement obtenus, laissent à désirer. Les metteurs en scène s'en plaignent. Chaque jour le coupeur-monteur assemble les morceaux de films et un ou deux jours après avoir tourné sa dernière scène, le metteur en scène peut déjà voir son film sur l'écran, le titre ayant rapidement terminé son œuvre. A part la question d'argent, la grande supériorité du film américain se trouve dans « l'aide » apportée au metteur en scène. Je sais bien que sans argent il lui serait impossible d'obtenir cette aide, mais il est nécessaire de dire que le metteur en scène trouve toujours dans sa compagnie le « right man at the right place » et que ses

(1) Voir le début de cet article dans le numéro 27-1925.

désirs sont exécutés à la seconde même qu'il se donne la peine de les formuler. Hier, par exemple, nous tournions des extérieurs au Lasky-Ranch, à Hollywood. Deux acteurs seulement étaient les protagonistes des scènes à tourner, il n'y avait aucun figurant. Nous étions cependant 28 personnes au travail, deux acteurs, le metteur en scène, votre serviteur son assistant, les cameramen et leurs assistants individuels, les accessoiristes, les machinistes, les électriciens, le coupeur, le manager de production, la script-girl, les chauffeurs, les charpentiers, le chef de matériel, etc. Il est évident que tout ce personnel coûte beaucoup d'argent, mais voyez les résultats obtenus... Pas une seule minute de perdue. Toutes les scènes tournées, les unes après les autres, sans perte de temps, pas d'ordres et contre-ordres, mais de la rapidité, de la précision, de la décision. Nous tournâmes en 6 heures ce qu'un metteur en scène français eût tourné en 3 jours. Les choses sont ainsi bien faites et vite faites. L'argent dépensé est ainsi rattrapé en temps économisé et les résultats de cette technique sont excellents.

Les studios américains sont magnifiquement équipés en lumières, et l'éclairage, qui produit la bonne photographie, représente 30 0/0 du succès du film américain. Il ne faut pas croire cependant que les metteurs en scène se servent des lampes d'une façon extravagante. Les « broads », « spots », « domes » et autres « sunlights » ne sont allumés que quelques secondes avant le commencement de la scène à tourner. Pour les répétitions et entre les scènes on n'utilise que les lampes à mercure très économiques, qui brûlent toute la journée et dont la lumière est largement suffisante pour les machinistes, les acteurs et le metteur en scène.

Dans certaines organisations, les metteurs en scène qui arrivent à terminer la prise de vues de leur film avant le temps prévu pour la combinaison « production-manager-assistant-directeur », touchent une très grosse bourse qui s'élève souvent à plusieurs milliers de dollars. Cependant, les metteurs en scène consciencieux évitent de se livrer à ce genre de commerce et pour peu qu'ils soient artistes il leur arrive de terminer leurs bandes avec quelques jours de retard sur les projets, en dépit du courroux du manager de production.

Dans leurs films, les producteurs américains ne négligent aucun détail, ils donnent toujours entière satisfaction à leur public et la midinette qui va voir un film sait d'avance que son cœur palpitera à la vue du sympathique héros. Les garçons pharmaciens et tous les jeunes clerck's des organisations commerciales de la city tressailleront d'aise en voyant la douce et blonde ingénue, ils s'imagineront même être le « héros » de l'histoire. Les petits garçons applaudiront le courageux cow-boy, les vieux messieurs seront séduits par la « vampire », les vieilles dames par le père noble et les plus difficiles à satisfaire le seront cependant complètement à la vue des aventures et des amours extraordinaires des chimériques héros imaginés par la fertile Elynor Glynn. Le film se terminera toujours d'une façon heureuse, afin que tout le monde soit content ; au besoin on terminera le film non pas sur un baiser, mais sur un « close-up » du drapeau américain et la fin du film sera saluée par d'énergiques applaudissements... Mais tous les publics ne sont-ils pas les mêmes ? Est-il nécessaire d'adapter le film français au goût américain ? N'avons-nous pas également des bandes qui montrent les « vilains » punis par les jeunes premiers?... des ingénues qui embrassent des héros ? La seule chose qu'un public de professionnels américains pourrait reprocher au film français est la pauvreté de l'éclairage. Les belles histoires sont internationales et les auteurs français connaissent autant de succès auprès des lecteurs américains que les auteurs américains eux-mêmes... Le film français, le bon film français, serait le bienvenu en Amérique, mais la question reste entière : où le placer ?

ROBERT FLOREY.

(A suivre.)

CINEMAGAZINE vous suivra dans vos déplacements si vous prenez la précaution de nous demander un abonnement de vacances : UN MOIS, 5 FR. Cet abonnement n'est accepté que de juillet à septembre.

## M. Arthur Bernède nous parle de "Jean Chouan"

LA lutte entre les *Bleus* et les *Blancs*, pendant la Révolution française, a toujours passionné le public, tant par l'attrait de ses péripéties mystérieuses et pittoresques que par la sincérité des deux partis en bataille...

D'un côté, la France républicaine, ivre de liberté, transportée par un sentiment nouveau qu'était le patriotisme, par cet amour de Français pour leur sol natal qui remplaçait tout à coup leur attachement à la dynastie monarchique... De l'autre, une race forte entre toutes, celle des paysans de l'Ouest, traditionaliste par instinct autant que par besoin, née au pied des châteaux, grandie à l'ombre des églises, fidèle avant tout à son Dieu et à son Roi, et voulant garder intactes les grandes lois du passé. En un mot, deux forces également convaincues de la beauté, de la légitimité de leur cause; l'une frémissante d'enthousiasme, l'autre cuirassée d'entêtement... incapables de se comprendre et encore moins de se convaincre...

Voilà pourquoi la révolte des Chouans ne fut pas, à proprement parler, une guerre civile, mais plutôt une sorte d'épopée idéaliste qui compta, de part et d'autre, une égale proportion de héros.

Elle fut terrible, mais grandiose; parfois atroce, souvent sublime, et, par-dessus tout, auréolée par la flamme ardente d'une foi indomptable, réchauffant, embrasant d'un même feu sacré les soldats de la Convention qui tombaient en criant : « Vive la République !... » et les Vendéens, les Bretons, qui expiraient en étreignant les scapulaires cousus sur leur poitrine.

C'est dans cet esprit que le roman de *Jean Chouan*, que publiera le *Petit Parisien*, a été conçu, et que le film va être réalisé d'après ce récit, par M. Luitz-Morat, pour la Société des Cinéromans, que dirige si artistiquement M. Louis Nalpas.

A l'abri de toute préoccupation politique, l'auteur de ces lignes n'a eu qu'un souci : faire revivre dans un cadre historique et magnifique, tel que seule peut nous en donner la France, au milieu d'une action humaine et vraie, les événements et les hommes qui ont illustré de leur gloire et de

leur sang cet épisode, émouvant entre tous, de la tourmente révolutionnaire.

On y retrouvera les grandes figures de Danton, de Camille Desmoulins, Robespierre, Saint-Just, Collot d'Herbois, Couthon, Carnot, dressées implacables contre



JEAN CHOUAN  
d'après une gravure du temps

les Rochejaquelein, les Lescure, les Charette, les Stofflet et les d'Autichamp... Puis, au premier plan, Maxime Ardouin, le farouche délégué du Comité de Salut Public à Nantes, l'admirable Marceau, le fougueux Kléber, en face de Jean Chouan... et son fils Jacques, à l'âme loyale, fière et tendre... Trois personnages femmes : la marquise de Thorigné, l'aventurière Maryse Fleurus et la douce Marie-Claire, fille du délégué Maxime Ardouin, contribuent à une action imaginée avec un

grand souci de vraisemblance et d'humanité...

Tout en respectant fidèlement les grandes lignes de l'histoire, l'auteur de ce nouveau cinéroman, désireux d'incarner en ce personnage demeuré légendaire, l'âme même de la révolte, a tenu à faire de Jean Chouan une synthèse de ces chefs de bande qui, des bords de la Loire jusqu'aux confins de la Bretagne, tinrent tête si longtemps au bataillon de la République...

De même, en Maxime Ardouin, il a cherché à faire revivre ce type de pur jacobin, fervent patriote, et fanatique apôtre de la liberté... Et nul, il l'espère, ne pourra lui reprocher d'avoir idéalisé ces deux caractères...

Tous les partis n'ont-ils pas leurs braves gens ? Toutes les causes n'ont-elles pas leurs héros ? Tous les drapeaux n'ont-ils pas leur honneur ? Et chercher à faire ressortir ce qu'il y a de noblesse et de beauté



Soldat des armées républicaines



Un paysan vendéen

dans les actes des hommes, ne vaut-il pas mieux que de s'acharner à y découvrir ce qu'il s'y trouve de vilénies et de laideurs?...

ARTHUR BERNEDE.

**BRUXELLES**

— Les rééditions et les reprises font les frais des programmes, ce qui fait pencher la balance en faveur des salles modestes. En effet, on paye, par exemple, 3 francs le fauteuil pour revoir *Tess au pays des haïnes*, à l'Artistic-Palace, alors qu'on paye 7 fr. 50 pour revoir *Secrets* à l'Agora. Il est compréhensible qu'on aille à l'Artistic. Un autre petit cinéma, le Majestic, donne l'occasion de revoir le film déopilant d'Harold Lloyd, *Docteur Jack*, pour la modique somme de 2 fr. 10 aux meilleures places. Il fait des salles comblées par n'importe quel temps.

— *L'Atlantide*, que donne pour la ...<sup>e</sup> fois le Trianon-Aubert-Palace, semble être au ciné ce que *Faust* est au théâtre: on ne se lasse pas d'y aller et d'y retourner. A part cela, quelques films allemands font leur apparition. Au Régent. *Le M...onsieur de ces Dames*, avec Lucy Doraine; au Royal, *Sacrifice d'Amour*, avec la même Lucy Doraine, au charme félin, et *La Nuit de Goldenhal*, avec Conrad Veidt, dont le talent donne de l'intérêt aux plus mauvais films; au Flora, *Le Masque aux deux âmes* (?), avec Harry Piel.

P. M.



En Palestine, BETTY BLYTHE s'apprête à faire une randonnée à dos de chameau.

L'ELEMENT AMERICAIN DANS « LE Puits de JACOB »

**BETTY BLYTHE**

QUAND on propose un film français à un éditeur ou à un loueur américain, celui-ci pose toujours ces deux questions préliminaires :

— Qui est l'étoile ? qui est le metteur en scène ?

Et c'est là une question décisive car, contrairement à ce qui se passe dans les pays latins, l'Américain s'intéresse bien plus à la personnalité d'un interprète qu'à l'œuvre elle-même.

Quand il va à l'opéra, c'est davantage pour entendre tel ou tel chanteur que pour écouter une œuvre et c'est pourquoi on voit en Amérique des vogues extraordinaires.

Il faut en passer par là lorsqu'on entreprend une œuvre que l'on ne veut pas voir confinée entre des frontières étroites et pour laquelle on envisage la diffusion de l'écran mondial.

C'est ce que MM. Markus et Steiger voulurent faire pour *Le Puits de Jacob*, quand ils résolurent d'adapter à l'écran l'œuvre de Pierre Benoit.

Il fallait donc trouver d'abord une vedette dont le nom fût aussi connu dans le nouveau que dans l'ancien continent.

Ce n'était pas chose facile.

Il fallait ensuite que le rôle d'Agar fût interprété par une artiste de grande valeur,

car il est très important et possède des scènes émouvantes qui doivent être rendues avec intensité.

Après avoir cherché dans tout l'état-major des étoiles d'Hollywood, MM. Markus et Steiger retinrent deux noms : celui de Nazimova et celui de Betty Blythe.

Finalement ce fut Betty Blythe qui l'emporta.

Et c'était très raisonnable : Betty Blythe n'a pas seulement cette beauté rayonnante qui semble illuminer l'écran, mais c'est aussi une actrice de grande valeur et que ses interprétations de la *Reine de Saba* et de *She (Elle)* ont fait connaître en Amérique et dans tous les pays latins.

Ce n'était pas tout, pourtant, d'avoir pensé à Betty Blythe, il fallait encore l'obtenir.

Certes, les étoiles américaines ne demandent pas mieux que de venir à Paris, elles rêvent souvent de ce voyage, car c'est presque, pour elles, une consécration. Mais elles ne viennent que dans certaines conditions.

Elles veulent avoir la certitude qu'elles joueront dans une œuvre de valeur et qu'elles seront bien dirigées. Nous verrons plus tard les questions qu'elles posent à ce mo-

ment-là. Cette pensée domine même l'important problème des appointements.

Et ce n'est pourtant pas là une question négligeable.

Non seulement l'étoile qui se déplace veut être payée fort cher, mais il faut encore lui assurer ses frais de voyage, de costumes, de femme de chambre, de séjour et cela double ordinairement les appointements.

L'Amérique est un pays riche en étoiles et cependant on ne les a pas comme on veut.

MM. Markus et Steiger s'entendirent pourtant avec Bletty Blythe, puisqu'elle vint et que, à l'heure actuelle, elle a presque entièrement tourné le rôle d'Agar du *Puits de Jacob*. Elle n'a déçu personne et l'on est déjà sûr que ce qu'elle a fait est digne de sa réputation.

Sur l'écran, une bonne artiste doit convaincre le public qu'elle est bien la femme du rôle, il faut que le spectateur ait l'impression que nulle autre qu'elle ne le pouvait mieux jouer.

Betty Blythe comprit tout de suite ce qu'elle devait faire d'Agar. Elle a cette grande énergie au travail qu'ont les étoiles américaines qui doivent soutenir leur gloire. Plusieurs fois elle fit recommencer des scènes parce qu'elle ne trouvait pas qu'elle les avait jouées avec assez de justesse. Elle pensait à ses camarades de Hollywood, à tous les spectateurs qui la compareraient à ce qu'elle avait été déjà et cela lui fit faire des choses remarquables.

Il y a pour illustrer cela un exemple typique.

A Constantinople, Agar, encore jeune fille, doit sortir d'une maison de couture, un grand carton à la main.

Dans la rue, elle croise une troupe d'enfants qui jouent à saute-mouton et qui la bousculent. Elle tombe à plat ventre et c'est dans cette position qu'Elzear, son fiancé, la trouve et la relève.

Cette scène fut recommencée douze fois. Le metteur en scène, M. Edward José, insistait pour qu'on lui donnât plus de vérité et plus de réalisme. Et chaque fois aussi, Betty Blythe se jetait à plat ventre et roulait sur le sol pierreux. Bientôt elle apparut déchirée, couverte de petites blessures qui saignaient, ses mains étaient coupées par les cailloux du chemin et cependant, chaque fois, elle y mettait la même

ardeur et elle ne fut satisfaite que lorsqu'elle eut réellement joué cette scène à la satisfaction du metteur en scène.

Pas un instant elle ne montra de la mauvaise humeur.

C'est ainsi que les étoiles formées à la dure école américaine du cinéma sont de grandes artistes consciencieuses, qui méritent bien leur célébrité.

Et l'on retrouve cette conscience dans les scènes d'émotion, poussées si loin que jamais Betty Blythe n'a besoin d'avoir recours au truquage pour pleurer. Elle arrive à incarner le personnage avec une telle vérité qu'on peut dire que, depuis plusieurs mois, Betty Blythe n'est plus Betty Blythe, mais qu'elle est Agar, et qu'elle le sera jusqu'à ce que le film soit terminé.

R. W.

GENEVE

Ah! qu'elles sont donc hallucinantes, les mains d'Orlac — ou plutôt de ce grand acteur qu'est Conrad Veidt! Pas un instant, vous ne les imaginez de même chair, de même substance que le reste de son corps. Avec leurs veines zigzagantes, qui font saillie, leurs doigts en forme de spatule, si différents — du moins, vous semble-t-il — de ceux qui couraient tout à l'heure sur le clavier, vous les voyez, ces mains, s'avancant vers vous, tentaculaires, prêtes à vous saisir... L'illusion est si complète que j'entendis une femme, à l'Apollo, crier d'effroi.

Les films allemands, ceux qui s'évadent de certaine formule un peu simpliste du cinéma, ont de grandes possibilités de s'implanter, voire d'être préférés. D'abord, ils ont de quoi satisfaire le spectateur intellectuel qui se rend au cinéma, plus en analyste cérébral qu'en émotif à la recherche d'impressions sentimentales. L'un découvre, dans ces sortes de films, tel symbole ou formule ésotérique particulière à son réalisateur, telle unité et logique, jusque dans l'invraisemblance. L'autre, le grand public, plus sensible aux effets de gradation ascendante de l'angoisse et du mystère, en suit les péripéties, secoué comme s'il était en cause.

Il y a de la ligne, du style dans des œuvres telles que *Les Nibelungen*, des effets d'un morbide qui atteint à la perfection du genre dans *Le Cabinet du Dr Caligari*, *Les Figures de cire*, *Les Mains d'Orlac*. Pas de fatras, de surcharge dans la décoration des intérieurs de ce dernier film. Comparez les pièces de la demeure d'Orlac ou de celles de son père avec certains appartements d'hôtels particuliers, écrasés par un salmigondis de meubles. Mais de la sobriété, de la force, de l'esthétique.

Sans doute convient-il de faire aussi quelques réserves : la scène, par exemple, de la femme de l'artiste se pâmant dans des gerbes de fleurs, en espérant son mari, est bien « petite fleur bleue » ; quelques passages sont outrés, grandiloquents à la manière des drames antiques, et point dans la note française moderne.

— De bonnes reprises pour la saison d'été : *Le Fantôme du Moulin-Rouge*, *El Dorado*, *Le Kid*, *Le Pèlerin*, *L'Inhumaine*, *Paris qui dort* (Etablissements Lansac).

EVA ELIE.



Le dancing des « Oiseaux », d'une conception et d'une réalisation très modernes, tel que nous le verrons dans *La Justicière*, que viennent de terminer MM. GLEIZE et DE MARSAN

Au Studio Gaumont

On tourne "La Justicière"

QUAND je pénètre dans la cour extérieure des Etablissements Gaumont, j'entends déjà le bourdonnement des grands jours de prise de vues. L'activité formidable de cette immense ruche consacrée à l'art cinématographique se traduit au dehors par un écho sourd où les coups de marteau des machinistes et les coups de sifflet des metteurs en scène viennent apporter leur note discordante.

Je pénètre sous la cage vitrée où les tubes à mercure déversent des flots de lumière violette. Cinquante lampes à arc crépitent dans des crachements d'étincelles. Ordres, contre-ordres, coups de sifflet et ronflement des cameras. Deux décors sont plantés : ici Marco de Gastyne tourne *La Châtelaine du Liban*, de Pierre Benoit, là Maurice de Marsan et Maurice Gleize tournent *La Justicière*, film policier qui sera édité par Aubert.

Le décor de *La Justicière* représente, à s'y méprendre, un compartiment de wagon-lit, avec ses deux couchettes superposées. Dans celle du haut, un homme dort : le banquier Wolfberg... je veux dire René Navarre — qui, ici, ne joue pas un détec-

tive comme dans *Vidocq*, mais un financier louche surveillé par un détective — ce qui, entre nous, n'est pas positivement la même chose. Le détective, c'est Albert Préjean, le parfait sportsman, lequel dort dans la couchette du bas, ou du moins fait semblant, puisqu'il surveille le banquier.

Sur l'ordre des metteurs en scène, les lampes s'allument et les cameramen : Willy Facktorovitch, Brès et Pénal, se mettent à moudre de la pellicule. M. Gleize dirige seul la scène, aussi j'en profite pour interviewer Maurice de Marsan.

Inutile de vous présenter Maurice de Marsan. Vous connaissez tous de longue date ce metteur en scène, l'un des plus actifs du cinéma français. Sa carrière cinématographique est longue et bien remplie, ses films se comptent par dizaines : *Le Lys Rouge*, d'après A. France; *Le Droit de Tuer*; *La Nuit Rouge*, *La Fiancée du Disparu*, *L'Holocauste*, *L'Inconnue*, *L'Amour du Mort* sont autant de succès à son actif et, de plus, cette production considérable : *L'Assommoir*, d'après Emile Zola. Un labeur incessant de plus de dix années lui a permis d'acquérir une connaissance appro-

fondie de la technique cinégraphique. Il a une conception bien à lui du septième art. Ainsi, Maurice de Marsan est l'un des plus fervents adeptes de la méthode qui consiste à former des vedettes et à les lan-

« Le banquier gagne plus de trois millions au casino de Cannes, mais il est dévalisé à son retour dans le train. Cormier, de plus en plus intrigué, repart à la poursuite de la belle Sonia et les péripéties se déroulent



ELMIRE VAUTIER (Sonia Voronine) et M. VIGUIER (Nathan Schamyl) dans La Justicière

cer, et il ne change que rarement d'interprètes.

« — La Justicière, me dit-il, est un film en six épisodes que nous avons tiré d'un roman policier très énigmatique de A. Bulet, et qui comporte de nombreuses péripéties. L'action se déroule dans des milieux très variés, de la Hollande à la Côte d'Azur.

« Le banquier Wolfberg et Sonia Voronine, femme mystérieuse dont l'étrangeté n'a d'égale que la beauté, en sont les héros.

« Le banquier s'éprend d'elle au point de lui faire présent d'un collier valant plusieurs centaines de mille francs. Sonia le refuse; mais, le soir même, une main mystérieuse s'empare du joyau placé dans le coffre-fort du banquier. Celui-ci a recours au détective Cormier, qu'il charge de cette affaire. Ce dernier découvre que la princesse n'est pas étrangère au rapt et il s'attache à ses pas, de Paris à la Riviera et de la Riviera à Rotterdam.

plus mystérieuses et plus angoissantes les unes que les autres, jusqu'au jour où le banquier s'étant ruiné par des opérations de bourse maladroites, la princesse, qui n'est pas étrangère à sa chute, lui révélera sa véritable identité. Elle se démasque, elle n'est pas princesse, elle est la fille d'un homme que Wolfberg jadis ruina honteusement. Elle l'a vengé.

— Et Wolfberg c'est...

— René Navarre, le consciencieux interprète dramatique de tant de rôles policiers. Il s'est certainement surpassé ici dans une création qui, pour moins sympathique au public, n'en ajoutera pas moins à sa réputation artistique. La belle Sonia, c'est Elmiré Vautier, qui a trouvé dans ce rôle une de ses plus émouvantes compositions. Albert Préjean joue avec une belle maestria sportive le rôle du détective Cormier. Les autres personnages sont incarnés par Viguié, Albert Combes, Max Berté, Carasco et Mmes Colette Darfeuil, Marise Olive,

Marianne Lauf, Frédérique et Fathmine.

— Et la réalisation s'avance...

— Vous voulez dire, cher monsieur, qu'elle est presque terminée. Cette scène que vous voyez là est l'avant-dernière qu'il nous reste à tourner. Toutes les autres ont été enregistrées en moins de deux mois...

— C'est presque un record...

— Oui, presque un record, d'autant plus que nous avons dû, dans ce délai relativement court, enregistrer des extérieurs à Cannes, à Rotterdam, aux Andelys et au Havre, lieux qui paraissent peut-être fort rapprochés sur la carte, mais qui le sont beaucoup moins dans la réalité...

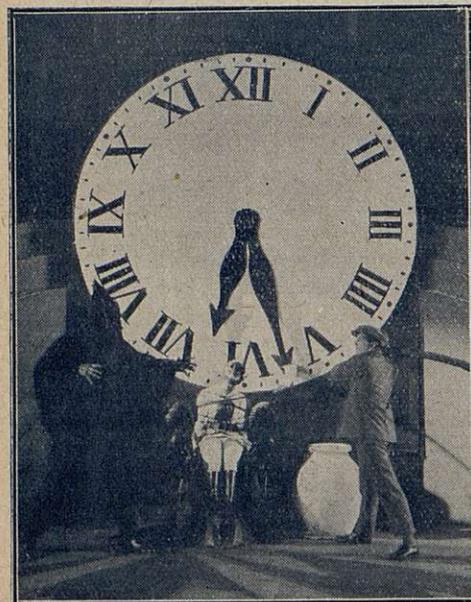
— Et vous n'avez eu aucun accident de prise de vues...

— Fort heureusement non, car, vous le savez, nous avons deux scènes particulièrement dangereuses à réaliser : un accident d'auto et la chute d'un avion dans une mare. Nous avons consciencieusement démoli ces deux engins, ainsi que l'exigeait notre scénario, mais en agissant en sorte qu'il n'y eût pas d'accidents de personnes.

« La mise en scène, qui comporte un grand nombre de somptueux décors, a été particu-



RENÉ NAVARRE  
qui interprète le rôle du banquier  
Stanistas Wolfberg



La Justicière nous fera assister à un rêve des plus originaux. Cette photographie est tirée du cauchemar hallucinant qui hante le sommeil du détective Robert Cormier (ALBERT PRÉJEAN).

lièrement soignée, et les décorateurs, opérateurs et techniciens dont j'étais entouré se sont ingénies à utiliser les trouvailles, à employer les procédés de la technique la plus moderne, sans faire du cubisme, néanmoins. Nous avons reconstitué la Bourse au studio, ainsi qu'un tribunal. La réalisation de l'accident a dû être recommencée trois fois pour me donner entière satisfaction. L'avion était piloté par Albert Préjean lui-même, qui est, vous le savez, un de nos as de la grande guerre.

« A Sainte-Adresse, nous devons tourner une scène représentant l'escalade d'une villa. Elle a failli mal tourner. Voici les faits : Un artiste déguisé en agent faisait les cent pas devant la villa. A un moment donné il devait s'éloigner, tandis que trois malfaiteurs en profitaient pour escalader le mur et atteindre une fenêtre du deuxième étage. Les opérateurs étaient installés dans la maison en face et l'on commençait à tourner lorsque survinrent deux vrais gen-

darmes qui faisaient leur ronde. Ils allaient arrêter mes trois artistes lorsque je me précipitai en criant que c'était du cinéma et tout le monde éclata de rire, mais la scène était à recommencer. Le public qui assiste à la vision d'un film sur l'écran ne se doute pas de ces petits à-côtés souvent désagréables. Mais ce fut, à vrai dire, le seul incident qui survint au cours de la réalisation.

— Et le film sera édité...

— Par les Etablissements Aubert, qui ont trusté, vous le savez, presque toute la production française de la saison prochaine, au cours de laquelle le public pourra applaudir *La Justicière*...

Je quitte le sympathique Maurice de Marsan sur ces mots, car il se fait tard et la séance touche à sa fin. Je suis heureux de pouvoir être le premier à vous apporter ces précisions sur l'un des films les plus attendus par les directeurs pour la composition de leurs programmes d'hiver.

JACK CONRAD.

## Les Films de la Semaine

CŒUR DE PÈRE  
LA ROSE DE BROADWAY

*Cœur de Père* ! Quel joli titre, n'est-ce pas ? On est ému d'avance ; avant même que soit projetée la première image, on se sent étreint à l'idée de toutes les souffrances que peut endurer un père... au cinéma... Mais le film vaut mieux que son titre ; ce n'est pas le banal mélodrame que je craignais de voir et, pour assez invraisemblables que soient les situations, le scénario ne manque pas d'intérêt. L'invraisemblance, quand elle n'est pas outrée, ne me scandalise d'ailleurs pas... elle repose de la vie journalière souvent bien monotone...

Lon Chaney aime les tours de force ; il en réalise un fort réussi dans *Cœur de Père* en jouant la plus grande partie de ses scènes, transformé en infirme lamentable. Cela ne manque pas d'être un peu pénible, comme tous les tours de force, mais c'est vraiment remarquable.

Les transformations extraordinaires auxquelles cet artiste nous a habitués ne sont qu'une partie de son talent ; il possède en outre de cette science du maquillage une sensibilité, une autorité et une sincérité que nous devons applaudir.

C'est la France qui a la réputation, justifiée, de posséder les plus jolies femmes... c'est l'Amérique qui nous en montre le plus sur l'écran. Et ce n'est pas le plus mince attrait du film américain que la certitude que nous avons en l'allant voir d'admirer de fort belles artistes, agréables à regarder. Edith Roberts ne déroge pas à cette

règle et ajoute à sa beauté de grandes qualités ; elle parvient à émouvoir, avec des moyens très simples. Jack Mulhall est sympathique, Noah Beery un Chinois aussi vrai qu'il est possible de l'être, Dewitt Jennings et Ralph Lewis un policier et un businessman comme ils sont tous en Amérique.

Mae Murray ne s'offre que rarement le luxe de n'être pas la grande artiste, la danseuse que nous sommes habitués à la voir interpréter. Les exceptions qu'elle fit à cette ligne de conduite qu'elle semble s'être tracée ne sont cependant pas ses moins bonnes créations. Ne nous plaignons pourtant pas de cette spécialisation, car le spectacle de la jolie Mae, trépidante, élégante, souple et si gracieuse danseuse, est toujours agréable. Et puis ce genre de rôle donne lieu à de fort beaux décors, à des représentations théâtrales, à de grandes réceptions, véritables régals des yeux, et aussi quelquefois, c'est le cas de *La Rose de Broadway*, à une intrigue intéressante.

Courtisée par un milliardaire (heureux pays où abondent les fortunes considérables !) et par un ami d'enfance qui, lui, n'est riche que de cœur, Rose Laurence, la rose de Broadway, est très hésitante... on le serait à moins. Il ne m'appartient pas de vous dire où ira sa préférence, je vous priverais d'une surprise, et l'imprévu n'est-il pas une des grandes qualités d'un scénario bien compris ?

Aux côtés de Mae Murray, toujours égale — je n'écris pas pareille — à elle-même, Monte Blue campe un émouvant amoureux qu'intimident un peu la réputation de sa bien-aimée, le luxe qui l'entoure et aussi les soupirants mieux partagés que lui. Dans un pays où le dollar et le coup de poing sont maîtres, un amoureux qui n'est ni financier, ni boxeur a beaucoup de chances d'être éconduit ; il y a cependant, fort heureusement, au cinéma et dans la vie, des exceptions.

L'HABITUE DU VENDREDI.

### NICE

— L'affable directeur du Ciné-Palace de Beausoleil me disait récemment que la somptuosité des décors et la beauté des interprètes féminins assurent, dans sa salle, le succès d'un film, ce qui explique la préférence de son public pour les œuvres américaines.

J'eus la curiosité de connaître, à ce sujet l'opinion du directeur du Cinéma Artistique des Beaux-Arts, de Monte-Carlo.

M. Peynichou m'affirme que tous les bons films sont goûtés, quelle que soit leur origine. Il passe tous les films français intéressants et les étrangers les appréciant. Mais la production française ne peut suffire à cet établissement, qui change de programme quatre fois par semaine. Tous nos compliments à l'actif directeur, qui ne fermera pas la Salle des Beaux-Arts cet été.

— Le Cinéma de la Poste, qui a la même direction, passa également, cet hiver, des films excellents. Il a fermé ses portes. Le Cinéma d'été de la Condamine le remplace, toujours dirigé par M. Peynichou.

SIM.

## LES PRÉSENTATIONS

MISS BARBE BLEUE ; LA REINE DE LA MODE ; MATADOR ;  
RAYMOND NE VEUT PLUS DE FEMMES ; LA CHARMEUSE (Paramount).  
LE LURON DE L'HURON (Universal).

MISS BARBE BLEUE (film américain), interprété par *Bébé Daniels, Robert Frazer et Raymond Griffith*. Réalisation de Frank Tuttle.

Depuis quelque temps, les Américains produisent des comédies-vaudevilles à long métrage et ce, non sans adresse. J'ai déjà loué dans ces colonnes l'humour de *Souvent Femme varie* et le brio étonnant avec lequel l'action était menée. Je pourrais dire la même chose de *Miss Barbe-Bleue*, dont le scénario, un peu confus au début, devient peu à peu irrésistiblement drôle... On reconnaît que Frank Tuttle a tiré son scénario d'une pièce de théâtre. Le film est divisé en trois parties — comme la pièce en trois actes... Très « cinéma » cependant, elle a le don de distraire et nombreux sont ceux qui apprécieront le talent de son réalisateur et l'adresse de ses interprètes.

Experte comédienne, Bebe Daniels nous présente une Colette Girard qui constitue une de ses créations les plus réussies. Robert Frazer est sobre, sympathique, élégant dans le rôle de l'ami, mais j'attire tout spécialement l'attention de nos lecteurs sur Raymond Griffith qui est la joie de *Miss Barbe Bleue*.

LA REINE DE LA MODE (film américain), interprété par *Leatrice Joy, Ernest Torrence et Allan Forrest*. Réalisation de Paul Bein.

La principale attraction de ce film est, sans contredit, l'exhibition de quatorze délicieux mannequins new-yorkais qui évoluent au milieu de décors choisis, nous procurant une éblouissante vision.

L'intérêt du scénario, parfois un peu défaillant, est puissamment rehaussé par Leatrice Joy, une des meilleures animatrices de l'écran américain, émouvante et sensible dans le personnage de Colette, la reine de la Mode. Ernest Torrence n'a qu'une silhouette épisodique à nous montrer, mais quel talent dépense-t-il à nous animer cet Angus Mac Gregor, grigou et puritain, proche parent du père Grandet ! Quant à Allan Forrest, il s'acquitte avec aisance du rôle de William Brent.

MATADOR (film américain), interprété par *Ricardo Cortez, Jetta Goudal et Noah Beery*. Réalisation de Raoul Walsh.

Malgré tout son intérêt, *Matador* ne fera pas oublier *Arènes Sanglantes*. Les aventures de son héros m'ont pourtant captivé et j'ai goûté particulièrement les scènes des arènes très bien enchaînées.

Ricardo Cortez s'engage hardiment sur les traces de Rudolph Valentino. Son Pedro Fernandez est curieux à plus d'un titre. Etrange Dolores Bayne, Jetta Goudal ! On comprend qu'elle pique

la curiosité du bouillant toréador. Noah Beery silhouette le domestique Antonio, il y est excellent comme de coutume.

RAYMOND NE VEUT PLUS DE FEMMES (film américain), interprété par *Raymond Griffith, Vera Reynolds, Wallace Beery et Louise Fazenda*. Réalisation de Paul Iribe et Frank Urson.

Que voilà une comédie amusante ! Elle débute au milieu d'un éclat de rire : Au moment où il va prononcer devant le pasteur le « oui » sacramentel, le pauvre Raymond est abandonné par sa fiancée... Il en conçoit — cela est fort compréhensible — une haine farouche contre les femmes et jure bien de ne plus avoir aucun rapport avec le beau sexe. Demeurera-t-il fidèle à son serment ?

Tel est le début de *Raymond ne veut plus de femmes* qui, remarquablement mis en scène, est animé de main de maître par un artiste qui fera son chemin : Raymond Griffith. Il se spécialise dans les personnages qui, à la scène, ont consacré la réputation de Victor Boucher. Son visage ahuri, sa mimique, son jeu qui ne frise jamais le grotesque font de lui l'interprète rêvé de ce genre de comédies. Vera Reynolds est sa délicieuse partenaire. Wallace Beery et Louise Fazenda incarnent, sous un jour tout nouveau, un don José et une Carmen.

LA CHARMEUSE (film américain), interprété par *Pola Negri, Robert Frazer et Wallace Mac Donald*. Réalisation de Sidney O'cott.

C'est là une des meilleures créations de Pola Negri. Que d'entrain, que de vie elle apporte à son personnage et combien m'ont plu les scènes de danses et de répétition qu'elle anime dans *La Charmeuse*. Excellents également les épisodes sentimentaux où Pola est secondée avec talent par Robert Frazer et consciencieusement par Wallace Mac Donald.

LE LURON DE L'HURON (film américain), interprété par *Hoot Gibson, Gladys Hulette, Walter Long et Tully Marshall*.

Cette production dramatique se différencie de celles ordinairement interprétées par Hoot Gibson. Mais si l'artiste cow-boy n'a pas, comme à l'ordinaire, à exercer sa verve et sa fantaisie, il fait une nouvelle création très réussie dans le rôle de Willy « le Luron », avantagement secondé par Gladys Hulette, Walter Long et Tully Marshall.

ALBERT BONNEAU.

## Échos et Informations

## « Le Faux Prince »

*Le Faux Prince*, drame d'aventures en quatre épisodes, avec Harry Piel, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, sera distribué par l'Union Eclair, 12, rue Gaillon, à Paris (région de Strasbourg exceptée).

*Le Faux Prince* serait, paraît-il, le début d'une production qui remettrait en vedette la marque Union Eclair, qui tenait un des premiers rangs sur notre marché.

## On dit que...

Mme Yvonne Sergyl, principale interprète du *Miracle des Loups*, ne tournera pas dans la prochaine production de M. Raymond Bernard, son état de santé ne lui permettant de reprendre sa vie cinématographique qu'au mois de janvier prochain.

## « Les Aventures de Robert Macaire »

Dans le nouveau film de M. Jean Epstein, *Les Aventures de Robert Macaire*, un des principaux rôles, celui de Bertrand, sera tenu par M. Alex Allin, pseudonyme très transparent d'un professeur de l'École d'Art Cinématographique. Des élèves de l'École ont été choisis par M. Epstein pour remplir différents rôles. Deux d'entre eux tiendront même des rôles importants: Mlle Dovoyna, qui fera la soubrette Victoire, et M. Dulong, le marquis de Sermèze.

## « Chouchou poids plume »

André Roanne, le sympathique protagoniste de *Chouchou, poids plume*, que M. Gaston Ravel réalise actuellement, a dû se soumettre, durant deux mois, à un entraînement sévère sous la direction de M. Paul Gasquet.

Et maintenant encore, le consciencieux entraîneur ne quitte pas son « poulailler » d'une semelle. Il le suit au restaurant et choisit les plats avec soin, dosant jalousement boisson et nourriture.

Aussi, André Roanne est-il dans une forme magnifique.

M. Gaston Ravel a tourné les diverses phases d'un grand match de boxe sur un ring reconstitué au studio d'Épinay. Les boxeurs étaient André Roanne, le principal protagoniste de *Chouchou, poids plume*, et G. Pionnier, l'un de nos meilleurs poids moyens, qui tient le rôle de Battling Tatave.

On avait hissé sur le ring les appareils de prise de vues. Dans le feu du combat, André Roanne accrocha le trépid d'un des appareils qui bascula et fut mis knock-out sur-le-champ.

André Roanne, proclamé vainqueur, dut néanmoins payer les dégâts.

## « Ronde de Nuit »

Marcel Silver termine les extérieurs de *Ronde de Nuit*, de Pierre Benoit, avec Léon Bary et Raquel Meller.

Rien n'a été négligé dans cette œuvre que produit l'International-Standard-Film et que Mappemonde-Film éditera pour atteindre la perfection.

Depuis le moindre accessoire, jusqu'aux meubles et aux décors, tout a été construit spécialement d'après les croquis et les maquettes de R. Mallet-Stevens.

C'est en perspective un régal cinématographique.

## « La Folie des Vaillants »

Mme Germaine Dulac procède en ce moment au montage d'un film qu'elle a tourné sur la Côte d'Azur. *La Folie des Vaillants*, c'est le titre de cette nouvelle production, est tirée d'une nouvelle de Gorki et est interprétée par Raphaël Liévin et une jeune Russe, Mlle Lia Loo.

## « Michel Strogoff »

Aux noms des interprètes qui ont été engagés, nous pouvons ajouter celui de Tina de Yzarduy. Cette jeune artiste, sœur de Raquel Meller, fit, on s'en souvient, des débuts très remarqués dans *La Terre Promise*. Elle sera la gitane Zanigara dans le film que tourne Tourjansky.

## « Salammbô »

L'éminent compositeur Florent Schmitt, dont tout le monde connaît l'œuvre remarquable, travaille en ce moment à la partition qui accompagnera *Salammbô*, lors du passage de ce film à l'Opéra.

## « Poil de Carotte »

M. Julien Duvivier, qui vient de terminer le montage de *L'Abbé Constantin*, entreprendra très prochainement la réalisation de *Poil de Carotte*, d'après l'œuvre de Jules Renard.

La distribution comprendra: MM. Henry Krauss, Fabien Haziza, André Heuzé; Mmes Suzanne Talba, Nora Sylvére et Renée Jean.

## Vers le Tchad

Sous le patronage de M. Laurent Eynac, un film pris au cours du voyage aérien de la mission du colonel de Goys a été présenté le mardi 7 juillet, à 9 h. 30, à la salle Marivaux.

## « Quo Vadis »

La nouvelle version de *Quo Vadis* qu'interprète Emil Jannings et qui remporta un succès retentissant dans les principales capitales d'Europe et dans les grandes villes d'Amérique, sera présentée en France par les soins des Établissements Aubert.

## Bulletin de santé

Surmenée par un travail intensif, Mlle Lucienne Legrand, qui tournait *Mon Curé chez les Riches* et *Mon Curé chez les Pauvres*, vient d'être obligée de s'aliter à la suite d'un refroidissement contracté à Lisieux où fut réalisée une partie des extérieurs de ces deux films.

Tout danger est maintenant écarté, mais la gracieuse vedette est contrainte à un repos absolu et un séjour à la campagne.

Tous nos vœux de prompt rétablissement accompagnent Lucienne Legrand, victime un peu de la rare conscience avec laquelle elle travaille pour notre plaisir à tous.

## Naissance

Nous avons le plaisir d'apprendre la naissance de Mlle Pierrette Blanchar, fille de M. et Mme Pierre Blanchar, les deux artistes, auxquels nous présentons nos meilleurs compliments.

## Le Consul de Los Angeles à Paris

Nous avons eu la bonne fortune de recevoir la visite du très aimable consul de France à Los Angeles, M. Sentous, dont la famille est originaire de Saint-Gaudens, est venu passer son congé parmi nous.

Il nous a apporté les meilleures nouvelles de nos compatriotes, et particulièrement de notre cher Robert Florey. Nous l'en remercions bien sincèrement, et le prions de trouver ici nos meilleurs vœux pour que son séjour en France lui soit agréable.

LYNX

Prochainement

PRISCILLA DEAN

dans une superproduction

? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ?

## LE COURRIER DES "AMIS"

Nous avons bien reçu les abonnements de Mmes Picard (Le Havre); Durieux (Le Crotoy); Marié (Paris); Ferrer (Asnières); Delacroix (Marseille); Hamm (Uppingham); Pichard (Paris); Rognard (Bernex); Biblioteka Polska (Varsovie); de MM. Sommerhalder (Zurich); Pavot (Pantin); Opherassianoff (Le Vésinet); Chausse (Rabat); Letisdat Kounetzky (Moscou); Pessard (Saint-Nazaire); Gorlovsky (Namur); Vessaz (Neufchâtel). A tous, merci.

*Old Shatterland*. — 1° L'artiste que vous avez vu tourner une scène de *La Chaussée des Géants* doit être Philippe Hériat; il répond assez au signalement que vous me donnez de lui. Vous avez pu le voir dans plusieurs films de Marcel L'Herbier. — 2° Tout à fait de votre avis au sujet du second artiste dont vous me parlez; j'en connais peu d'aussi imbus de leur importance (et pourquoi, mon Dieu!) et aussi insupportable. Il a suffi d'un seul succès pour le griser à ce point.

*Yksvolrog*. — Loïn de m'ennuyer, votre lettre m'a énormément intéressé; elle m'a révélé en vous un correspondant qui comprend fort bien le cinéma et surtout ce qu'il doit être, ce qu'il doit devenir. Les metteurs en scène et les artistes que vous préférez sont certainement les meilleurs de la cinématographie; ce sont ceux-là qui nous donneront des œuvres définitives. Si vous suivez depuis quelque temps ce courrier, vous devez connaître mon opinion sur l'œuvre des metteurs en scène, véritables créateurs et animateurs, seuls responsables, en France plus spécialement, des qualités des films; ils sont, évidemment, plus ou moins bien secondés par leurs artistes, mais que ferait le plus doué des interprètes s'il était mal dirigé! J'espère de vous une correspondance régulière. A bientôt.

*Fortunia*. — Vous n'êtes pas, cinématographiquement parlant tout au moins, tellement à plaindre si vous avez eu l'occasion de voir *Monsieur Beaucaire*, *Le Secret de Polichinelle* et *Nantas*. Ne manquez pas d'aller voir les trois autres épisodes de ce dernier film, qui m'a plu énormément. Lucienne Legrand s'y révèle excellente artiste, émouvante et combien jolie.

*Isabelle*. — 1° Jaque Catelain habite toujours, 45, avenue de la Motte-Picquet. Je ne sais quand il reviendra de Vienne où il est parti il y a quelques jours seulement; 2° c'est officiel maintenant, Raquel Meller tournera *Carmen*. Jacques Feyder en sera le metteur en scène.

*Jaqu'Line*. — Je reçois régulièrement vos aimables cartes et vous en remercie. Mais pourquoi ne pas m'écrire plus longuement et me raconter ce que vous voyez d'intéressant?

*Jeanne H.* — M. de Roméro n'habite pas Neuilly, mais il lui arrive de tourner très fréquemment au studio du Film d'Art; peut-être est-ce à ces moments que vous le rencontrez, à moins que vous ne soyez le jonet d'une grande ressemblance. Kenneth Harlan, 3.800, Mission Road, Los Angeles, Reginald Denny, Universal Studio, Universal City, mille mercis pour vos aimables compliments qui nous sont à tous un précieux encouragement.

*Doug V.A.s.* — Lucienne Legrand vous enverra certainement sa photographie. S'il fut un temps où tout naturellement venaient sous la plume les qualificatifs de belle, charmante, gracieuse... à son sujet, c'en sont d'autres qui maintenant lui conviennent. Elle n'a naturellement pas cessé d'être aussi jolie, aussi élégante, mais elle a acquis de très grandes qualités qu'elle nous révèle dans ses derniers films, *La Chevauchée blanche* et surtout *Nantas*. Elle est, à l'heure actuelle, une de nos vedettes les plus appré-

ciées. Nous lui avons déjà consacré plusieurs articles et ne manquerons de parler d'elle à chacune de ses créations.

*Jou-Kin-Mos*. — *Tempêtes* a été réalisé avant *La Maison du Mystère* et bien avant *Kean*; ceci vous explique les progrès dans la technique et dans le jeu des artistes que vous avez constatés dans ce dernier film. *La Flambee des Rêves* et *Pêcheur d'Islande* vous révéleront un Vanel bien différent de celui que vous connaissez et vous reconnaîtrez qu'il est aussi à sa place, aussi excellent dans les rôles sympathiques que dans ceux que jusqu'alors on lui destinait. Je suis en tous points d'accord avec votre lettre et comprends vos admirations et les partages. Mosjoukine n'a pas été marié. Mon bon souvenir.

*Amirateur de H. B.* — *Sumurun* n'est pas un film américain, il fut réalisé en Allemagne avant le départ de Pola Negri pour l'Amérique. Il date donc, vous le voyez, de plusieurs années. 1° Gaston Jacquet, 68, rue Laugier, G. de Gravano, 5, rue Lallier; 2° *Les Misérables*, que tourne Fescourt, seront présentés au public en plusieurs épisodes.

*Ami 2250*. — Bien intéressante votre lettre. Elle m'apprend certains détails que j'ignorais. Je n'ai pas encore vu aux présentations le film dont vous me parlez. Je ne doute pas que son sujet soit fort intéressant. De votre avis pour Nathalie Lissenko dans *L'Affiche*. Je n'assistais pas à l'érection du monument en question et je vous avoue que je le regrette vivement. Bon courage et mon meilleur souvenir.

*Ray*. — *Le Temps des Cerises* a été édité par Gaumont au printemps de 1914. Distribution: Marie-Louise Iribé, Kessler et Jeanne-Marie Laurent. Métrage: environ 500 mètres. Genre: comédie sentimentale se déroulant de nos jours. Vous pouvez écrire à Blanche Montel aux Théâtres Gaumont, 53, rue de la Villette, où elle tourne *Le Roi de la Pédale*.

*Comte de Fersen*. — 1° Georges Vaultier vient de terminer *Leurs Destinées*; 2° l'artiste dont vous me parlez ne figure pas dans la distribution, pourtant très longue, de *Mylord l'Arsouille*; 3° nous éditerons ces cartes. Quant à Simon-Girard, j'ignore s'il vous répondra, étant très occupé pour le moment à tourner *Fanfan la Tulipe*.

*Lakmé*. — Mes remerciements les plus sincères pour vos aimables cartes qui ont été les bienvenues. J'ai fort goûté votre critique sur *L'Ornière* et sur *On ne badine pas avec l'Amour*. Je ne doutais pas que le film de Chimot vous eût intéressée, étant donné le succès qu'il a remporté à Paris, ce même Paris un peu maltraité dans le film... Mais « plus on aime quelqu'un, moins on le flatte », a dit La Rochefoucauld, et ce petit réquisitoire animé servira d'exemple, j'espère, à ceux et surtout à celles qui ne considèrent dans la capitale que le plaisir et la distraction! Mon meilleur souvenir.

*Une Azerbaïdjanaise*. — 1° Les artistes en question sont Hélène d'Algy, Louise Lagrange et Nita Naldi. 2° C'est là la première grande création d'Hélène d'Algy, que vous reverrez dans *Les Rois en exil*. 3° *Les Nibelungen* passeront, je crois, dans les salles, au cours de la saison prochaine.

*X. L.* — Nous ne mentionnons que les noms des artistes dont les cartes se trouvent à la disposition de nos lecteurs. Nous en éditerons régulièrement de nouvelles et toutes sont indiquées, lors de leur parution, dans *Cinémagazine*.

IRIS.

# CINÉMAS



# AUBERT

Programmes du 10 au 16 Juillet 1925

## AUBERT-PALACE

24, boulevard des Italiens

*Aubert-Journal.* Rudolph VALENTINO et Nita NALDI dans *L'Hacienda Rouge*.

## ELECTRIC-PALACE

5, boulevard des Italiens

Fermé pour cause d'embellissements. Réouverture en septembre.

## GRAND CINEMA BOSQUET

55, avenue Bosquet

*Aubert-Journal.* Madge BELLAMY dans *L'Amour ne meurt jamais*, comédie dramatique. Gaston MODOT, Jean DEHELLY et Simone VAUDRY dans *Les Elus de la Mer*, drame. *La voisine de Malec*, comique.

## CINEMA CONVENTION

27, rue Alain-Chartier

*La voisine de Malec*, comique. Madge BELLAMY dans *L'Amour ne meurt jamais*, comédie dramatique. *Aubert-Journal.* Gaston MODOT dans *Les Elus de la Mer*, drame.

## TIVOLI-CINEMA

14, rue de la Douane

*Aubert-Journal.* Gaston MODOT et Simone VAUDRY dans *Les Elus de la Mer*, drame. *Les Lapins : la fourrure*, doc. *Est-ce bien de l'amour?*, comédie sentimentale interprétée par Agnès AYRES, Nita NALDI et Jack HOLT.

## CINEMA SAINT-PAUL

73, rue Saint-Antoine

*Les Lapins : la fourrure*, doc. Gaston MODOT, Jean DEHELLY et Simone VAUDRY dans *Les Elus de la Mer*, drame. *Est-ce bien de l'amour?* comédie sentimentale interprétée par Agnès AYRES, Nita NALDI et Jack HOLT.

## MONTROUGE-PALACE

73, avenue d'Orléans

*Aubert-Journal.* Gaston MODOT, Jean DEHELLY et Simone VAUDRY dans *Les Elus de la Mer*. *Un Mariage laborieux*, comédie gaie avec Herbert RAWLINSON, *Docteur à des principes*, comique.

## GRENELLE AUBERT-PALACE

141, avenue Emile-Zola

*La voisine de Malec*, comique. Madge BELLAMY dans *L'Amour ne meurt jamais*, comédie dramatique. *Aubert-Journal.* Irène WELLS et André DUBOSC dans *Quelqu'un dans l'ombre*.

Pour les Etablissements ci-dessus, les billets de « Cinémagazine » sont valables tous les jours, matinée et soirée (sam., dim. et fêtes except.)

## PALAIS-ROCHECHOUART

50, boulevard Rochechouart

*Aubert-Journal.* *La Fabrication des chaussures*, doc. Gaston MODOT, Jean DEHELLY et Simone VAUDRY dans *Les Elus de la Mer*, drame. *Est-ce bien de l'amour?* comédie sentimentale interprétée par Agnès AYRES, Nita NALDI et Jack HOLT.

## VOLTAIRE AUBERT-PALACE

95, rue de la Roquette

*Aubert-Journal.* Agnès AYRES, Nita NALDI et Jack HOLT dans *Est-ce bien de l'amour?*, comédie sentimentale. *Une histoire de chiens*, com. *Un Mariage laborieux*, comédie gaie avec Herbert RAWLINSON.

## REGINA AUBERT-PALACE

155, rue de Rennes

*La voisine de Malec*, comique. *Les Merveilles de la Mer*, scènes sous-marines prises par 30 mètres de fond. *Aubert-Journal.* Irène WELLS et André DUBOSC dans *Quelqu'un dans l'ombre*.

## GAMBETTA AUBERT-PALACE

6, rue Belgrand

*Dunkerque*, plein air. Madge BELLAMY dans *L'Amour ne meurt jamais*, comédie dramatique. *La voisine de Malec*, comique. *Aubert-Journal.* *Un Mariage laborieux*.

## PARADIS AUBERT-PALACE

42, rue de Belleville

*La voisine de Malec*, comique. *Les Merveilles de la Mer*, scènes sous-marines prises par 30 mètres de fond. *Aubert-Journal.* Irène WELLS et André DUBOSC dans *Quelqu'un dans l'ombre*.

## AUBERT-PALACE

13-15-17, rue de la Cannebière, Marseille

## AUBERT-PALACE

44-46, rue de Béthune, Lille

## ROYAL AUBERT-PALACE

20, place Bellecour, Lyon

## TIVOLI AUBERT-PALACE

23, rue Childébert, Lyon

## TRIANON AUBERT-PALACE

68, rue Neuve, Bruxelles

# DEUX PLACES à Tarif réduit

Valables du 10 au 16 Juillet 1925

CE BILLET OFFERT PAR CINÉMAGAZINE NE PEUT ÊTRE VENDU

Détacher ce coupon et le présenter dans l'un des Etablissements ci-dessous où il sera reçu en général du lundi au vendredi. Se renseigner auprès des Directeurs.

## PARIS

ETABLISSEMENTS AUBERT (v. pr. ci-contre)  
ALEXANDRA, 12, rue Chernoviz.  
ARTISTIC-CINEMA-PATHE, 61, rue de Douai.  
CINEMA DU CHATEAU-D'EAU, 61, rue du Château-d'Eau.  
CINEMA RECAMIER, 3, rue Récamier.  
CINEMA SAINT-CHARLES, 72, rue St-Charles.  
CINEMA STOW, 216, avenue Daumesnil.  
DANTON-PALACE, 99, boul. Saint-Germain. — *Un bon à tout faire ; Est-ce bien de l'amour ?*  
FLANDRE-PALACE, 29, rue de Flandre.  
FOLL'S BUTTES CINEMA, 46, av. Mathurin-Moreau.  
Gd CIN. DE GRENELLE, 86, av. Emile-Zola.  
GRAND ROYAL, 83, av. de la Grande-Armée.  
IMPERIA, 71, rue de Passy.  
MAILLOT-PALACE, 74, av. de la Grande-Armée. — *Le Mirage de Paris ; Hors du Gouffre*.  
MESANGE, 3, rue d'Arras.  
MONGE-PALACE, 34, rue Monge.  
MONTMARTRE-PALACE, 94, rue Lamark.  
PALAIS DES FETES, 8, rue aux Ours. — Rez-de-chaussée : *La Vie de Bohême ; Chacun sa vie*. — 1<sup>er</sup> étage : *Malec, champion de tir ; L'Ecole des Papas ; La Révolte*.  
PYRENEES-PALACE, 289, r. de Ménilmontant.  
SEVRES-PALACE, 80 bis, rue de Sèvres.  
VICTORIA, 33, rue de Passy.

## BANLIEUE

ASNIERES. — EDEN-THEATRE, 12, Gde-Rue Aubervilliers. — FAMILY-PALACE.  
BOULOGNE-SUR-SEINE. — CASINO, 4 bis, boulevard Jean-Jaurès.  
CHATILLON-S.-BAGNEUX. — CINE MONDIAL CHARENTON. — EDEN-CINEMA.  
CHOISY-LE-ROI. — CINEMA PATHE.  
CLICHY. — OLYMPIA.  
COLOMBES. — COLOMBES-PALACE.  
CORBEIL. — CASINO-THEATRE.  
CROISSY. — CINEMA PATHE.  
DEUIL. — ARTISTIC-CINEMA.  
ENGIEN. — CINEMA GAUMONT.  
FONTENAY-S.-BOIS. — PALAIS DES FETES.  
GAGNY. — CINEMA CACHAN, 2, pl. Gambetta  
IVRY. — GRAND CINEMA NATIONAL.  
LEVALLOIS. — TRIOMPHE-CINE.  
CINE PATHE, 82, rue Fazillau.  
MALAKOFF. — FAMILY-CINEMA, pl. Ecoles.  
POISSY. — CINE PALACE, 6, bd des Caillots.  
SAINT-DENIS. — CINEMA PATHE, 25, rue Catulienne, et 2, rue Ernest-Renan.  
BIJOU-PALACE, rue Pouquet-Baquet.  
SAINT-GRATIEN. — SELECT-CINEMA.  
SAINT-MANDE. — TOURELLE-CINEMA.  
SAINNOIS. — THEATRE MUNICIPAL.  
TAVERNY. — FAMILIA-CINEMA.  
VINCENNES. — EDEN, en face le fort.  
PRINTANIA-CINE-CONCERT, 28, rue de l'Eglise.  
DEPARTEMENTS  
AMIENS. — EXCELSIOR, 11, rue de Noyon.  
OMNIA, 18, rue des Verts-Aulnois.  
ANGERS. — SELECT-CINEMA, 38, r. St-Laud.  
ANZIN. — CASINO-CINE-PATHE-GAUMONT.  
ARCACHON. — FANTASIO-VARIETES-CINE.  
AVIGNON. — ELDORADO, place Clemenceau.  
AUTUN. — EDEN-CINEMA, 4, pl. des Marbres.

BAZAS (Gironde). — LES NOUVEAUTES.  
BELFORT. — ELDORADO-CINEMA.  
BELLEGARDE. — MODERN-CINEMA.  
BERCK-PLAGE. — IMPERATRICE-CINEMA.  
BEZIERS. — EXCELSIOR-PALACE, avenue Saint-Saëns.  
BIARRITZ. — ROYAL-CINEMA.  
BORDEAUX. — CINEMA PATHE.  
St-PROJET-CINEMA, 31, rue Ste-Catherine.  
THEATRE FRANÇAIS.  
BOULOGNE-SUR-MER. — OMNIA-PATHE.  
BREST. — CINEMA ST-MARTIN, p. St-Martin  
THEATRE OMNIA, 11, rue de Siam.  
CINEMA D'ARMOR, 7-9, rue Armorique.  
TIVOLI-PALACE, 34, rue Jean-Jaurès.  
CADILLAC (Gir.). FAMILY-CINE-THEATRE.  
CAEN. — CIRQUE OMNIA, av. Albert-Sorel.  
SELECT-CINEMA, rue de l'Engannerie.  
VAUXELLES-CINEMA, rue de la Gare.  
CAHORS. — PALAIS DES FETES.  
CAMBES (Gir.). — CINEMA DOS SANTOS.  
CANNES. — OLYMPIA-CINEMA-GAUMONT.  
CETTE. — TRIANON (ex-cinéma Pathé).  
CHALONS-S.-MARNE. — CASINO, 7, r. Herbill.  
CHERBOURG. — THEATRE OMNIA.  
CLERMONT-FERRAND. — CINEMA PATHE.  
DENAIN. — CINEMA VILLARD, 142, r. Villard  
DIJON. — VARIETES, 48, r. Guillaume-Tell.  
DIEPPE. — KURSAAL-PALACE.  
DOUAL. — CINEMA PATHE, 10, r. St-Jacques  
DUNKERQUE. — SALLE SAINTE-CECILE.  
PALAIS JEAN-BART, pl. de la République.  
ELBEUF. — THEATRE-CIRQUE OMNIA.  
GRENOBLE. — ROYAL-CINEMA, r. de France  
HAUTMONT. — KURSAAL-PALACE.  
LE HAVRE. — SELECT-PALACE.  
ALHAMBRA-CINEMA, 75, r. du Prés.-Wilson  
LEMANS. — PALACE-CINEMA, 104, av. Thiers  
LILLE. — CINEMA PATHE, 9, r. Esquermoise  
PRINTANIA.  
WAZEMMES-CINEMA PATHE.  
LIMOGES. — CINE MOKA.  
LORIENT. — SELECT-CINEMA, place Bisson  
CINEMA-OMNIA cours Chazelles.  
ROYAL-CINEMA, 4, rue Saint-Pierre.  
LYON. — CINEMA AUBERT-PALACE.  
ARTISTIC CINE-THEATRE, 13, rue Gentil.  
TIVOLI, 23, rue Childébert.  
ELECTRIC-CINEMA, 4, rue Saint-Pierre.  
CINEMA-ODEON, 6, rue Laffont.  
BELLECOUR-CINEMA, place Léviste.  
ATHENEES, cours Vitton.  
IDEAL-CINEMA, rue du Maréchal-Foch.  
MAJESTIC-CINEMA, 77, r. de la République  
GLORIA-CINEMA, 30, cours Gambetta.  
MACON. — SALLE MARIVAUX, rue de Lyon.  
MARMANDE. — THEATRE FRANÇAIS.  
MARSEILLE. — TRIANON-CINEMA.  
MELUN. — EDEN.  
MENTON. — MAJESTIC-CINEMA, av. la Gare.  
MILLAU. — GRAND CINEMA PAILLOU.  
SPLENDID-CINEMA, rue Barathon.  
MONTPELLIER. — TRIANON-CINEMA.  
NANTES. — CINEMA JEANNE-D'ARC.  
CINEMA PALACE, 8, rue Scribe.  
NICE. — APOLLO-CINEMA.  
FEMINA-CINEMA, 60, av. de la Victoire.  
IDEAL-CINEMA, rue du Maréchal-Joffre.  
NIMES. — MAJESTIC-CINEMA.

ORLEANS. — PARISIANA-CINE.  
 OULLINS (Rhône). — SALLE MARIVAUX.  
 OYONNAX. — CASINO-THEATRE, Gde-Rue.  
 POITIERS. — CINE CASTILLE, 20, pl. d'Armes.  
 PORTETS (Gironde). — RADIUS-CINEMA.  
 RAISMES (Nord). — CINEMA CENTRAL.  
 RENNES. — THEATRE OMNIA, pl. Calvaire.  
 ROANNE. — SALLE MARIVAUX.  
 ROUEN. — OLYMPIA, 20, rue St-Sever.  
 THEATRE OMNIA, 4, pl. de la République.  
 ROYAL PALACE, J. Bramy (f. Th. des Arts)  
 TIVOLI-CINEMA De MONT SAINT-AIGNAN  
 ROYAN. — ROYAN-CINE-THEATRE (D. m.).  
 SAINT-CHAMOND. — SALLE MARIVAUX.  
 SAINT-ETIENNE. — FAMILY-THEATRE.  
 SAINT-MACAIRE. — CINEMA DOS SANTOS.  
 SAINT-MALO. — THEATRE MUNICIPAL.  
 SAINT-QUENTIN. — KURSAAL OMNIA.  
 SAUMUR. — CINEMA DES FAMILLES.  
 SOISSONS. — OMNIA PATHE.  
 SOULLAC. — CINEMA DES FAMILLES.  
 STRASBOURG. — BROGLIE-PALACE.  
 U. T. La Bonbonnière de Strasbourg.  
 TARBES. — CASINO ELDORADO.  
 TOULOUSE. — LE ROYAL.  
 OLYMPIA, 13, rue Saint-Bernard.  
 TOURCOING. — SPLENDID-CINEMA.  
 HIPPODROME.  
 TOURS. — ETOILE CINEMA, 33, boul. Thiers.  
 SELECT-PALACE.  
 THEATRE FRANÇAIS.  
 VALENCIENNES. — EDEN-CINEMA.  
 VALLAURIS. — THEATRE FRANÇAIS.

VILLENAVE-D'ORNON (Gironde).  
 VIRE. — CINEMA PATHE, 23, rue Girard.  
 COLONIES  
 BONE. — CINE MANZINI.  
 CASABLANCA. — EDEN-CINEMA.  
 SOUSSE (Tunisie). — PARISIANA-CINEMA.  
 TUNIS. — ALHAMBRA-CINEMA.  
 ETRANGER  
 ANVERS. — THEATRE PATHE, 30, av. Keiser  
 CINEMA EDEN, 12, rue Quellin.  
 BRUXELLES. — TRIANON-AUBERT-PALACE.  
 CINEMA ROYAL, Porte de Namur.  
 CINEMA UNIVERSEL, 78, rue Neuve.  
 LA CIGALE, 37, rue Neuve.  
 CINE VARIA, 78, r. de la Couronne, (Ixelles)  
 PALACINO, rue de la Montagne.  
 CINE VARIETES, 296, ch. d'Haecht.  
 EDEN-CINE, 153, r. Neuve, aux 2 pr. séances.  
 CINEMA DES PRINCES, 34, pl. de Brouckère  
 MAJESTIC CINEMA, porte de Namur.  
 QUEEN'S HALL CINEMA, porte de Namur.  
 BUCAREST. — ASTORIA PARC, bd Elisabeta.  
 BOULEVARD-PALACE, boulevard Elisabeta.  
 CLASSIC, boulevard Elisabeta.  
 FRESCATTI, Calea Victoriei.  
 CHARLEROI. — COLISEUM, r. de Marchienne  
 GENEVE. — APOLLO-THEATRE.  
 CINEMA PALACE.  
 ROYAL-BIOGRAPH.  
 LIEGE. — FORUM.  
 MONS. — EDEN-BOURSE.  
 NAPLES. — CINEMA SANTA LUCIA.  
 NEUCHATEL. — CINEMA PALACE.

*Tout aspect brillant  
 du visage*  
 di paraît par un  
 léger massage à la  
**Crème Simon**  
 sur la peau encore humide.  
 Séchez et veloutez avec la  
 Poudre  
 Simon.

UN  
AIR  
EMBAUME

RIGAUD, 16, Rue de la Paix, PARIS

Artistes de Cinéma

Jean Angelo.  
 id. dans *Surcouf*.  
 Agnès Ayres  
 Betty Balfour  
 Eric Barclay  
 John Barrymore  
 Richard Barthelmess  
 Henri Baudin  
 Enid Bennett  
 Armand Bernard  
 A. Bernard (Planchet)  
 Suzanne Bianchetti  
 Georges Biscot  
 Jacqueline Blanc  
 Bretty  
 Régine Bouet  
 Barbara La Marr  
 June Caprice  
 Harry Carey  
 Jaque Catelain (2 p.)  
 Hélène Chadwick  
 Charlie Chaplin (3 p.)  
 Georges Charlia  
 Monique Chryssès  
 Betty Compton  
 Jackie Coogan (2 p.)  
*Olivier Twist* (10 c.)  
 Jaque Christiany  
 Marcya Capri  
 Gilbert Dalleu  
 Lucien Dalsace  
 Dorothy Dalton  
 Viola Dana  
 Rêhé Daniels  
 Jean Daragon  
 Marion Davies  
 Dolly Davis  
 Jean Dax  
 Carol Dempster  
 Réginald Denny  
 M. Desjardins  
 Gaby Deslys  
 Jean Devalde  
 Rachel Devirys  
 Françoise Dhélia (2 p.)  
 Hugnette Duflos  
 Régine Dumien  
 J. David Evremont  
 William Farnum  
 D. Fairbanks (2 p.)

Douglas Fairbanks  
*(Voleur de Bagdad)*  
 Geneviève Félix (2 p.)  
 Pauline Frédérick  
 Lillian Gish  
 Les Sœurs Gish  
*(Lilian et Dorothy)*  
 Suzanne Grandais  
 Gabriel de Grayone  
 De Guingand (2 p.)  
 Joë Hamman  
 William Hart  
 Jenny Hasselqvist  
 Wanda Hawley  
 Hayakawa  
 Fernand Herrmann  
 Pierre Hot  
 Gaston Jacquet  
 Marjorie Hume  
 Romuald Joubé  
 Frank Keenan  
 Warren Kerrigan  
 Nicolas Koline  
 Nathalie Kovanko  
 Buster Keaton  
 Georges Lannes  
 Lila Lee  
 Denise Legeay  
 Lucienne Legrand  
 Max Linder  
 id. *Le Roi du Cirque*  
 Harold Lloyd  
 Ginette Maddie  
 Gina Manès  
 Arlette Marchal  
 Pierrette Madd  
 Edouard Mathé.  
 Léon Mathot  
 De Max  
 Maxudian  
 Thomas Meighan  
 Georges Melchior  
 Raquel Meller dans  
*Violettes Impériales*  
 (10 cartes).  
 Raquel Meller dans  
*La Terre promise*.  
 Adolphe Menjou  
 Claude Mérelle  
 Mistinguett (2 poses)

Revue du Casino)  
 Mary Miles  
 Blanche Montel  
 Sandra Milovanoff  
 Antonio Moreno  
 Marg. Moreno  
 Ivan Mosjoukine  
 Mosjoukine dans  
*Le Lion des Mogols*  
 Maë Murray  
 Nita Naidi  
 René Navarre  
 Alla Nazimova  
 Fola Negri  
 Gaston Norès (2 p.)  
 Rolla Norman  
 Ramon Novarro  
 André Nox (2 poses)  
 Gina Palerme  
 Sylvio de Pedrelli  
 Mary Pickford (2 p.)  
 Jean Périer  
 Jane Pierly  
 Fré fils  
 R. Poyen Bout de Zan  
 Charles Ray  
 Herbert Rawlinson  
 Wallace Reid  
 Gina Relly  
 Gaston Rieffler  
 André Roanne (2 p.)  
 Théodore Roberts  
 Gabrielle Robinne  
 C. de Rochefort (2 p.)  
 Ruth Roland  
 Henri Rollan  
 Jane Rollette  
 William Russel  
 Mack Sennett Girls  
 (12 cartes).  
 Séverin-Mars  
 Gabriel Signoret  
 A. Simon-Girard  
 Stacquet  
 V. Sjostrom  
 Gloria Swanson (2 p.)  
 Constance Talmadge  
 Norma Talmadge  
 Alice Terry  
 Jean Toulout

Vallée  
 Rud. Valentino (2 p.)  
 Valentino et sa femme  
*(Quatre Cavaliers)*  
 Valentino et Doris  
 Kennion dans  
*Monsieur Beaucaire*  
 Simone Vaudry  
 Georges Vaultier  
 Elmiré Vaultier  
 Vernaud  
 Florence Vidor  
 Bryant Washburn  
 Pearl White (2 p.)  
 Yonnel

NOUVEAUTES  
 Asta Nielsen  
 Baby Peggy  
 Bernard Goetzke  
 Carmel Myers  
 Coleen Moore  
 Corinne Griffith  
 Creighton Hale  
 Donatien  
 Emil Jannings  
 Erica Glaessner  
 Fern Andra  
 Jackie Coogan (3e p.)  
 Harry Piel  
 Lil Dagover.  
 Vanni Marcoux, dans  
*Le Miracle des Loups*  
 Lya de Putti.  
 Mildred Davis.  
 Maurice Sigrist  
 Lya Mara.  
 Ossi Osswald.  
 Mya May.  
 Jacqueline Logan  
 Luciano Albertini  
 Walter Slezack  
 Lee Parry  
 Paul Richter  
 Xenia Desni  
 Rudolf Klein Rogge  
 Nigel Barrie  
 May Mac Avoy  
 Tom Mix  
 Ruth Clifford  
 Jean Murat  
 Edna Purviance

Adresser les commandes avec le montant aux Publications Jean Pascal, 3, rue Rossini, Paris  
 Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement. Les cartes ne sont ni reprises ni échangées

COURS GRATUIT ROCHE O I

37e année. Subvention min. Beaux-Arts. Cinéma, Comédie, Tragédie, Chant. Citons quelques anciens élèves arrivés au Théâtre ou au Cinéma : Denis d'Inès, Pierre Magnier, Etiévant, de Gravano, Térof, Rolla Norman, etc ; Mistinguett, Cassive, Geneviève Félix, Pierrette Madd, Rouer, Martelet, etc. 10, rue Jacquemont, Paris (17e).

MARIAGES

HONORABLES. Riches et de toutes conditions, facilités en France, sans rétribution, par œuvre philanthropique avec discrétion et sécurité. Ecrire REPERTOIRE PRIVE, 30, Av. Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine). (Réponse sous Plé fermé sans Signe extérieur.)

R. C. Seine 200.820 B.

**UNIC**  
 MONTRES  
 BRACELETS  
 toutes formes  
 PLATINE. OR  
 ARGENT. OSMEOS  
 PLAQUE OR

Chez tous les Horlogers Bijoutiers

ÉCOLE Professionnelle d'Opérateurs

66, rue de Bondy — Nord 67-52  
 PROJECTION ET PRISE DE VUES

Mme Renée Carl, du Théâtre Gaumont, donne des Leçons de cinéma, 23 bd de la Chapelle (fg Saint-Denis). Francine Mussey, la petite Simone Guy, S. Jacquemin, Raphaël Liévin, Paulette Ray, etc... ont étudié avec la grande vedette (Leçons de maquillage).

**MAIGRIR**  
 est bien si vous n'êtes pas obligée de suivre un traitement toute la vie. Les dragées Tanagra amaigrissent rapidement sans danger et empêchent définitivement le retour de l'obésité.

Mme V. de Joinville, qui pesait 88 kilos; nous écrit: « J'ai essayé toutes les formules; mais seules vos dragées Tanagra ont eu un effet durable; puisque depuis 10 mois que j'ai fini le traitement je n'ai pas repris de poids. »

Vous obtiendrez les mêmes résultats en faisant une cure de dragées Tanagra. La boîte 12 fr.; la cure complète, 6 boîtes, 60 fr.

Monsieur COUDERC, Pharmacien  
 11, place La Fayette, Toulouse

N° 28

5<sup>e</sup> ANNÉE  
10 Juillet 1925.

CE NUMERO CONTIENT DEUX PLACES  
DE CINEMA A TARIF REDUIT

# Cinémagazine

1 FR. 25



**TOURJANSKY**

Quelques films, dont « Le Prince Charmant », ont suffi à rendre populaire cet excellent metteur en scène qui poursuit activement la réalisation de « Michel Strogoff » pour Ciné-France-Film.